
Luigi Lunari

Politiquement incorrect

Deux actes

Adaptée de l'italien

par

Rosetta Morselli et Nicole Thévenin

Copyright © 1987

Luigi Lunari • I 20047 Brugherio MI • Via Volturmo, 80 / Cond. Cedri
Tel./Fax: +39 039 883177 • E-mail: luigi.lunari@libero.it

Personnages

Louis Dujardin, premier ministre

Marianne, sa fille

Perrotin, jeune député

Rossi, vieux militant

Aragon, médecin

Quatre personnages feront fonction de politiciens, hommes de cirque, gangsters.

Premier tableau

Le grand jour

Le bureau du Premier ministre. Ameublement correspondant à la solennité du lieu, mais en cours d'installation, comme chaque fois qu'arrive un nouveau titulaire. Deux hommes transportent des cartons contenant tableaux, bibelots, objets divers qu'ils installent selon les instructions de Marianne, une belle jeune fille dans toute la fraîcheur de ses vingt ans.

MARIANNE

Ces livres, là, sur le bureau... Cette gravure... là-bas, derrière... Les photos, laissez-les ici, je vais m'en occuper... Vous avez planté le clou? Ah, ça y est déjà! Bien, je vous donne le tableau.

(D'un gros carton, elle sort un portrait encadré: il représente Marx. Marianne passe un chiffon sur le verre pour le dépoussiérer, puis tend le tableau à l'homme qui attend, monté sur un escabeau.)

Il est à la bonne hauteur?... Oui, je crois que oui.

(Le portrait est accroché. Sur les quatre côtés du cadre apparaît l'empreinte d'un précédent tableau qui, manifestement, avait été accroché là depuis des années, avant l'arrivée du nouvel occupant)

Seigneur! Pauvre Karl, avec cette trace blanche autour, on le dirait en quarantaine! Il faudra faire retapisser le mur... Bon, ça va. Je crois que tout y est. Emportez l'escabeau, s'il vous plaît, et aussi les cartons... Merci.

(Les hommes sortent. Marianne remet les objets en place sur le bureau et dans la pièce.)

Entre Paul Perrotin, un jeune homme qui semble tout juste sorti d'une école d'administration ou des cadres du parti. En voyant le tableau, il reste interdit)

PERROTIN

Grands dieux, qu'est-ce que c'est que ça?

MARIANNE

C'est... c'est Marx!

PERROTIN

Merci, j'ai vu! Es-tu folle! Il faut enlever ça tout de suite!
(Il monte sur une chaise et décroche le tableau)
On peut savoir ce qui t'a pris?...

MARIANNE

Pourquoi? Papa avait ce portrait dans sa chambre quand il était jeune! Je suis allée exprès le chercher chez mes grands-parents. Et je suis sûre que cela lui fera très plaisir.

- PERROTIN Mais tu n'es pas bien! Et pourquoi pas Trotski?! Avec tout le mal qu'on s'est donné pour s'en débarrasser!
(Il explique patiemment)
Écoute: la petite chambre d'un jeune homme qui va au lycée, qui étudie la philo, qui commence à s'intéresser à la politique, plein d'enthousiasme juvénile, d'excès inévitables, c'est une chose... Mais c'en est une autre, le bureau du Premier ministre...
- MARIANNE ...socialiste!
- PERROTIN Oui, oui, socialiste: mais n'exagérons pas!
- MARIANNE Et qu'est-ce que je vais mettre là, moi, maintenant? Robespierre?
- PERROTIN Si tu tiens à mettre un socialiste, prends-en un... dans ceux qui ne font pas peur.
- MARIANNE Jésus-Christ?
- PERROTIN Laisse tomber!
- MARIANNE Alors, dis-le-moi, toi, ce qu'il faut mettre: Socrate? Beethoven? Zidane?
(Perrotin hausse les épaules, contrarié)
Moi, je dis que là, il faut un portrait!
- PERROTIN D'accord, mais ce n'est pas si facile. Tu les as vus, quelquefois, les yeux de Beethoven? Imagine: demain, la télé vient interviewer ton père, ils le cadrent avec Beethoven. Les gens, qu'est-ce qu'ils regardent? Beethoven. Et les cheveux? Si un de ces fichus dessinateurs s'aperçoit que Beethoven a plus de cheveux que ton père, il ne le lâchera plus.
- MARIANNE Une affiche du parti? Tiens, celle-ci, historique: dessinée par Majakovski.
- PERROTIN Connais pas.
- MARIANNE Ou celle-ci: la Révolution d'Octobre. Maintenant qu'il n'y a plus d'Union soviétique...
- PERROTIN Surtout pas! Et puis moi, je n'ai jamais aimé ces ouvriers tout en muscles, toujours là avec leurs enclumes et leurs marteaux, les flammes des fonderies, les wagonnets des mineurs! Marre! Marre!
- MARIANNE Pourquoi?
- PERROTIN Parce que. Comme si *travailleur* ne désignait que celui qui casse les cailloux! De nos jours, le travailleur c'est aussi l'employé, c'est aussi l'étudiant: moi aussi, je suis un travailleur! Et aussi l'intellectuel, le capitaliste, le rentier! Parfaitement: même celui qui vit de ses rentes est un travailleur! Parce qu'il consomme, fait grimper la demande intérieure, relance la production, crée des emplois. Le Premier ministre, le Président de la République sont des travailleurs.
-

- MARIANNE Tu veux que je mette de Gaulle?
- PERROTIN Et voilà! Celle-ci, quand elle ne sait pas quoi dire, elle tombe dans le paradoxe! Mets ce que tu veux. Mais fais attention à ce que ça représente.
- MARIANNE C'est-à-dire?
- PERROTIN Bon dieu, essaie de comprendre! Quelque chose qui ne puisse pas – un jour – prêter à plaisanteries!
- MARIANNE Bouh, comme la vie est difficile!
- PERROTIN Il n'y a pas de quoi rire.
- MARIANNE Mais toi, tu ne ris donc jamais?
- PERROTIN Eh bien, tu sais... on me l'a déconseillé.
- MARIANNE J'imagine.
- PERROTIN Trop jeune, ils m'ont dit. Et puis...
- MARIANNE Et puis?
- PERROTIN (*modestement*)
Eh bien... trop... oui, trop beau.
- MARIANNE Pourquoi? Il faut ressembler à Frankenstein pour rire?
- PERROTIN Bon dieu! Ces plaisanteries de merde! Tu le fais exprès, parce que tu sais que...
(*Patiemment, pour la convaincre du bien-fondé de la chose*)
Ce n'est pas faux, Marianne! Ce n'est pas un caprice, ou une absurdité! J'ai été conseillé par Thompson & Thompson, l'agence qui soigne aussi l'image de Saint-Laurent et de Zidane: après une étude de marché très pointue qui, entre nous, a coûté un max, heureusement ce n'étaient pas mes sous.
- MARIANNE Ceux du parti.
- PERROTIN Oui... pour une part... une bonne part. Mais regarde un peu mes cheveux, mes yeux, la courbe de mon nez. Tu vois: dès que je souris, on croirait voir un adolescent. Mais je suis un homme politique, moi, Marianne! Parti comme je le suis, demain je serai un homme d'État, comme ton père! Songe que maintenant que lui est premier ministre, c'est moi qui suis l'héritier du Parti. Je suis son dauphin, celui qui monte, qui joue au premier plan. Et dans ce but, il est indispensable de me construire une image adéquate. Ce qui comporte des sacrifices: en particulier – et provisoirement – celui de ne pas rire! Pour le moment, pas forcément pour toujours. Chez Thompson & Thompson, ils me l'ont dit expressément, ils m'ont établi un programme gradué, sur le long terme. Quand j'aurai quelques rides, là, autour des yeux, comme Richard Gere, là un peu plus de poids, dès que je commencerai à me dégarnir un peu, à avoir les tem-
-

pes un peu grisonnantes... Thompson & Thompson l'affirment... je pourrai commencer à sourire. Et ce sera même une obligation, parce que les conditions seront très différentes. D'un côté, la notoriété désormais acquise, l'aspect vécu... de l'autre côté – avec le sourire – la fraîcheur intérieure, la sympathie, l'air affable...

De toute façon, pas avant cinquante, cinquante-deux ans. Et tout bien étudié, sans rien laisser au hasard. Mais pour le moment... gravité. Tu m'as vu l'autre soir à la télévision, dans l'interview?

MARIANNE

Non.

PERROTIN

Tu as manqué quelque chose. Chez Thompson & Thompson, ils étaient très contents. Le journaliste posait ses questions... moi, j'écoutais... (j'avais demandé qu'on soigne particulièrement mes premiers plans)... et je fixais mon regard au loin, au-delà de la caméra, comme ça.
(*Il montre*)

MARIANNE

Genre «merlan frit»!
(*Marianne sort, appelée à d'autres préparatifs. Perrotin continue, imperturbable*)

PERROTIN

(*sans relever la réplique*)

Les lèvres un peu serrées, mordant presque la lèvre inférieure, opinant légèrement de la tête, pendant que l'autre posait sa question... Comme ça!

(*Il montre*).

Le public décode le message: attention et concentration (les yeux!), détermination vigilante (les lèvres), connaissance du sujet (la tête qui fait oui, comme pour dire «je sais, je sais»!) Puis, la question formulée, un instant de pause. Ne jamais répondre trop vite! Question... petite pause... respiration, comme pour évaluer la gravité de la chose. Paroles nettes, précises, prononcées lentement, sans *oui* ou *non* trop expéditifs ou tranchants qui donnent l'impression de réponses trop faciles, de conclusions hâtives. Laissons aux radicaux ou aux Verts les «oui, oui», les «non, non»,...

(*Marianne revient avec un bouquet de fleurs qu'elle va installer sur le bureau*)

PERROTIN

L'autre jour, on m'a demandé quelle serait la position du parti socialiste en cas d'élections anticipées.

MARIANNE

Papa dit qu'il se les ferait plutôt couper!

PERROTIN

(*d'un geste de la main, il repousse la réplique de Marianne, peu digne du sérieux du sujet*)

Oh!

Moi, j'ai dit textuellement: «L'hypothèse a son degré d'hypotéticité, qui est celui consenti par la situation, laquelle est ce qu'elle est, à l'exclusion de toute autre. Toutefois...», écoute bien, «il n'y a pas d'impossibilité à se refuser de nier ce qui, pour vous, peut être vrai, même pour celui qui

voudrait affirmer que l'hypothèse contraire n'est pas tout à fait fausse». Hein?

MARIANNE Attends, attends... Je n'ai pas bien compris le dernier concept.

PERROTIN En un mot, «il se peut que non». Mais «il se peut que non», tout le monde peut le dire. Si je répons «il se peut que non», les gens pensent: «C'est si facile que ça? Moi aussi, je peux le faire!». Mais, en revanche, si je dis: «Il n'est cependant pas du tout impossible...» Merde, six heures!

MARIANNE Qu'est-ce qu'il y a?

PERROTIN Les infos à la télé!
(Il se précipite pour allumer le grand téléviseur du bureau)

LA TV «...dernier arrivé à l'Élysée, le Premier ministre, monsieur Maurice Du-jardin a présenté les membres de son gouvernement au Président de la République. Cette cérémonie revêt une signification particulière; elle est, dans un sens, historique, puisqu'il s'agit du premier gouvernement à direction socialiste dans l'histoire de la République.»

MARIANNE Tu l'as entendu vingt fois depuis ce matin. Qu'est-ce que tu attends de plus?
(En même temps, elle éteint le téléviseur)

PERROTIN Eh bien, on ne sait jamais.

MARIANNE Je crois que tout est prêt. Qu'est-ce que tu en dis? Le tableau, ça va?

PERROTIN Qu'est-ce que c'est?

MARIANNE Une nature morte. C'est assez neutre?

PERROTIN *(regarde)*
Des livres... un violon... une bougie... Espérons!

MARIANNE *(après une pause)*
Dis-moi... tu n'es pas ému?

PERROTIN Pourquoi?

MARIANNE Pour ce qui est en train de se passer. Pour ce que ce jour signifie pour mon père, pour toi, pour le Parti...

PERROTIN Si. Disons que...

MARIANNE Moi, je le ressens profondément.

PERROTIN Oui, oui, je comprends. Mais tu sais... pour toi, c'est comme la conclusion d'un beau film... Pour moi, c'est simplement le résultat d'années d'un travail patient, difficile, quotidien, visant à la formation de ce cadre politique, de rapports, d'alliances, qui, seul, peut garantir...

- MARIANNE *(l'interrompt)*
Dis-moi le fond de ta pensée! Oublie, pour une fois, Thompson & Thompson, et parle comme tu manges, comme tu respirez, sans raisonner autant, sans disserter...!
- Mais, bon sang, le jour où tu auras un enfant – au moment même de sa naissance, quand tu le verras pour la première fois – tu ne penseras pas que ton fils est le plus beau du monde, qu'il sera plus tard un grand savant, ou champion olympique, ou Prix Nobel de littérature?... Ou est-ce que tu penseras tout de suite qu'il est la conséquence logique de la rencontre fortuite d'un de tes spermatozoïdes avec un ovule de ta femme?
- PERROTIN Eh bien, tu sais... a priori, ce que tu dis n'est pas totalement dénué de fondement. Mais un moment politique est une réalité complexe qui amène toujours au premier plan le problème de «l'après» ...
- MARIANNE Oh, et puis, va te faire foutre!
- PERROTIN Voilà! Tu vois: tu minimises, tu oublies...
- (Son d'une sirène de police et bruits d'automobiles)*
- MARIANNE *(court à la fenêtre)*
Papa... Il arrive...
- PERROTIN Bien! Écoute, Marianne... il vaut peut-être mieux que tu t'en ailles.
- MARIANNE Pourquoi?
- PERROTIN Eh bien, nous allons avoir des tas de choses à faire ici. Visites d'usage, représentations politiques, je crois qu'il y aura aussi très bientôt un conseil de cabinet. Bref, je crois que tu ne te rends pas compte qu'aujourd'hui est un jour particulier!
- MARIANNE Mais je... je suis sûre que papa sera très content de me voir ici.
- PERROTIN Mais bon Dieu! Il n'y a pas de «papa» ici, vas-tu le comprendre? Ici, nous sommes à Matignon, celui qui s'apprête à y entrer, d'accord, c'est ton père, mais n'oublie pas qu'il est aussi – surtout, et je dirais même, exclusivement – le Premier ministre.
- MARIANNE Il va falloir que je l'appelle «Monsieur le Premier ministre»?
(Perrotin hausse les épaules, découragé.)
(Entre le Président)
Papa!!...
- DUJARDIN Marianne!!
(Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre. Un court instant de silence, une communion dont Perrotin est totalement exclu)
- MARIANNE Je ne sais comment dire, papa. Félicitations?
- DUJARDIN Ne dis rien, ma chérie.
-

- PERROTIN Heu!... Félicitations... heu... en mon propre nom, tout particulièrement, et au nom de tout le Parti. Nous avons reçu des messages de voeux de toutes les sections: c'est un grand jour pour le socialisme!
- DUJARDIN Merci, Perrotin.
(*Il regarde autour de lui, les murs, le bureau...*) Je reconnais ta main, Marianne! Mes livres... mon agenda... la photographie de maman, la tienne... Les affiches de la Révolution... Ces fleurs... Merci.
- PERROTIN Le tableau... c'est une nature morte.
- DUJARDIN Je me souviens d'une pièce que j'ai vue autrefois. Le héros était un paysan qui s'était enrichi et qui, un beau jour, achetait ce verger fleuri superbe, dans le domaine où son père et son grand-père avaient été serfs! Les anciens propriétaires, couverts de dettes avaient dû vendre.
- Je le revois au moment où il entrait dans la maison, pour annoncer au beau milieu d'une fête, qu'il était le nouveau maître! Il ne le disait pas tout de suite: il attendait; et les autres qui savaient que la vente avait eu lieu le jour même, se demandaient: «Mais qui l'a acheté?» Et lui, bouche cousue, gardait tout en lui, il se retenait, on voyait ses poings serrés, ses lèvres qui remuaient en silence comme pour préparer les mots... jusqu'à ce qu'enfin il éclate: «C'est moi qui l'ai acheté, moi! Je suis le nouveau maître de la Cerisaie!» Et il sautait de joie, il dansait, il renversait les chaises... une joie sauvage, toute la rage de son père et de son grand-père...
- PERROTIN En vérité, ce n'est pas lui le héros de *La Cerisaie*. Les héros sont les anciens propriétaires... Elle, en particulier...
- DUJARDIN Le héros, c'est le paysan!
- PERROTIN Je regrette de devoir insister, mais...
- DUJARDIN Tu n'as rien compris! Aujourd'hui, le héros c'est le paysan! Et moi, le paysan, je le comprends! Sa joie féroce, je l'ai ressentie, moi, en entrant ici! Ce palais, j'en ai rêvé quand j'étais jeune. Pour moi, c'était l'Olympe, lointain, inaccessible. C'était le pouvoir, la maison des autres, et nous... dehors! Les ennemis, les va-nu-pieds, les mal vus, les rouges; ceux qui ne peuvent pas entrer, ils pourraient salir les tapis! Mais aujourd'hui, je suis là! Le Premier ministre, c'est moi, ce fauteuil est le mien, et ceux qui, pendant des lustres, m'ont regardé de haut, moi, et mon père, et mon grand-père venu de sa campagne, le cul rapiécé, ceux-là, aujourd'hui me disent:
- «Bonjour, monsieur le Premier ministre!» Et le proviseur du lycée qui m'a, un jour, traité de «petit voyou», parce que *l'Humanité* dépassait de la poche de mon imper... hein?, s'il me revoyait, maintenant? Et ce professeur qui convoque mon père et lui fait: «Votre fils est en train de filer un coton qui ne me plaît guère...il discute, il discute...» Seigneur Dieu! Mais à l'Elysée, au moment de gravir le perron, suivi de mes ministres, ma vue s'est brouillée, mes genoux se sont mis à trembler, j'avais
-

l'impression de suffoquer. Personne ne s'en est aperçu, mais moi j'ai pensé – en un éclair – là, je ne vais pas y arriver! Vous imaginez un Premier ministre qui s'évanouit!? Et puis, je me suis dit: si tout le monde y arrive, je dois y arriver aussi. Mais les autres – ai-je pensé toujours en cet instant – ils avaient l'habitude, pour eux c'était normal, ils se le passaient de main en main, le pouvoir: aujourd'hui à moi, demain à toi... Un gâteau en famille! Mais moi, je suis le premier... des nôtres!... Le premier! Moi, je pourrais vraiment... m'évanouir! Tout cela, je l'ai pensé en un instant, des flashes dans le cerveau... et, dans le même temps, j'avais déjà gravi les marches du perron.

MARIANNE

Tu es fatigué, papa?

DUJARDIN

Oui.

MARIANNE

Pauvre papa!

PERROTIN

Hum... Je crains que pendant encore quelques jours, vous ne puissiez vous permettre d'être fatigué. Vous avez vu la liste de vos obligations? Tous les gens à recevoir? Partis, syndicats, ambassadeurs, nonce apostolique...

DUJARDIN

Non, non, désolé, aujourd'hui je ne vois personne. Dites-leur que je me suis réellement évanoui.

PERROTIN

Mais...

DUJARDIN

Ce soir, je rentre chez moi et je ne suis plus là pour personne. Je joue de la guitare, je bavarde avec ma femme, je bois une camomille et, à onze heures, au lit!

PERROTIN

Monsieur, permettez-moi d'insister.

DUJARDIN

Demain! Demain tout et tout le monde, ce soir, rien ni personne!
(Il parcourt la liste que Perrotin lui a tendue) Rossi?... Qui est ce Rossi?

PERROTIN

Rossi?

DUJARDIN

Ce ne serait pas, par hasard...

PERROTIN

(après un coup d'oeil à la liste)

Comment?... Ah non, rien. C'est un vieux camarade de la Fédération de Marseille qui a voulu à tout prix avoir un rendez-vous. Il n'y a rien eu à faire: il est là. Naturellement, vous ne...

DUJARDIN

Mais alors... c'est Rossi, Laïc Rossi!...

PERROTIN

Laïc?

DUJARDIN

Oui, c'est son prénom. Il était secrétaire de la section de la rue du Progrès, où je me suis inscrit pour la première fois... j'avais seize ans! Réfugié politique italien... chassé par le fascisme en 1930! Mais c'est impos-

sible! Il était déjà âgé à l'époque!... À moins que ce ne soit son petit-fils... essayez de savoir si c'est lui!

PERROTIN Et si c'est lui?

DUJARDIN Si c'est lui, introduisez-le, avec tous les honneurs.

PERROTIN Alors... je dois renvoyer le nonce apostolique...

DUJARDIN ... et tu fais entrer le camarade Laïc Rossi, oui monsieur! Et laissez-moi seul avec lui parce qu'aujourd'hui, c'est comme ça: je ne reçois personne, à l'exception du camarade Rossi: qui ne se prénomme pas seulement Laïc, mais aussi Libre et Travail.

PERROTIN *(à l'interphone)*
Mademoiselle?... Ce Rossi, qui est dans la salle d'attente depuis ce matin, voyez s'il s'appelle Laïc et s'il vient de Marseille.

VOIX Oui, monsieur. Laïc Rossi, de Marseille...

DUJARDIN Quel âge?...

PERROTIN *(au téléphone)*
Jeune ou vieux?

VOIX ... Eh bien... vieux, vieux...

DUJARDIN C'est lui! Dehors! Tout le monde dehors, je ne veux personne! Sortez et envoyez-moi le camarade Laïc Libre Travail Rossi! Mais oui, ce sont ses prénoms! Vous, si vous avez des enfants, vous les appellerez comme tout le monde Jean, Jacques ou Antoinette! Rossi, il a eu cinq enfants, et tous de la même mère, comme on faisait autrefois: Spartacus, Usine, Guernica et ensuite des jumeaux: Faucille et Marteau! Ah! Secrétaire de la section de la rue du Progrès: toute une vie vouée au Parti, toute une vie à courir derrière les cotisations, à lancer des souscriptions, à vendre des insignes pour payer l'électricité! Sans jamais rien demander pour lui, même pas le remboursement des produits d'entretien qu'il avançait tous les trois mois pour le ménage.

PERROTIN Moi, vous savez, ce volontarisme forcené...

DUJARDIN Tais-toi, jeune crétin, tu ne sais pas de quoi tu parles! Le socialisme pourrait exister sans toi, et même sans moi, mais sans des gens comme Rossi, jamais!!

PERROTIN Oooh...

DUJARDIN Et maintenant, dehors! Toi aussi! Et introduis avec tous les honneurs le camarade Rossi de Marseille!

MARIANNE *(avec un baiser sur la joue)*
Merci, papa!

DUJARDIN Pourquoi merci?

MARIANNE Comme ça! Ce soir, on fera de la guitare.

DUJARDIN Bien sûr!

PERROTIN Pffff...
 (*Perrotin et Marianne sortent*)

DUJARDIN ...je suis le maître de la Cerisaie...

Deuxième tableau

Retour aux sources

(On frappe à la porte. Le Premier ministre se reprend. Debout, près du bureau, il prend involontairement la pose)

- DUJARDIN Entrez!
(Rossi entre – se glisse! – s’appuyant presque au chambranle de la porte pour ne pas tomber. La pose du Premier ministre disparaît immédiatement)
Rossi!...
- ROSSI ...Momo!...
- DUJARDIN *(affectueusement, en allant à sa rencontre)*
Rossi, viens, entre!...
- ROSSI Momo!... Momo!... Vingt dieux, Momo!
- DUJARDIN Mais qu’est-ce que tu as, Rossi?... Mais... tu pleures?
- ROSSI Oh, c’est rien, Momo, c’est rien! Oh, vingt dieux de vingt dieux, Momo!...
- DUJARDIN Viens là, viens là... Tu vas boire quelque chose, tiens... bois...
- ROSSI Excusez-moi, vous savez... Moi, je ne sais pas... Vous êtes le Premier ministre...
- DUJARDIN Mais, Rossi, entre camarades, on ne se tutoie plus?
- ROSSI Oh, Momo, je le savais, tu sais, je le savais que tu me recevrais! Tout le monde me disait: «Mais qu’est-ce que tu vas faire à Paris?! Tu t’imagines tout de même pas...» Mais moi, Momo, je le savais!...
- DUJARDIN Mais pourquoi pleures-tu?
- ROSSI C’est l’émotion, rien que l’émotion... Excuse-moi!...
- DUJARDIN Maintenant, calme-toi: on va s’asseoir là et bavarder un moment! Tu sais que tu me fais plaisir? Aujourd’hui... je n’ai rien à faire... Voilà, asseyons-nous ici, dans ces fauteuils...
(Avant de s’asseoir, d’un geste machinal de la main, le Premier ministre dépoussière le coussin de son fauteuil. Rossi regarde le sien lui aussi et, de la main, bien soigneusement, dépoussière le fond de son pantalon. Tous deux s’asseyent.)
-

- DUJARDIN Le camarade Rossi! Il est ici!... Ça te fait quel âge?... Quel âge as-tu? Quatre-vingt-quinze?
- ROSSI Quatre-vingt-quatorze, s'il te plaît. Quatre-vingt-quinze, je les aurai seulement dans un mois.
- DUJARDIN Et tu vas bien? Tu as l'air en forme!
- ROSSI Tant bien que mal! J'ai l'arthrose dans le pied... L'aut' jour, chez ma fille Faucille, les petits-enfants jouaient au foot dans le couloir... J'ai voulu tirer un penalty! À peine un petit coup de pied dans le ballon... j'en ai vu trente-six chandelles, Momo, trente-six chandelles!
- DUJARDIN Les petits-enfants? Alors, te voilà grand-père.
- ROSSI Arrière-grand-père! Ceux-là, c'étaient les petits-enfants de Faucille.
- DUJARDIN Ça doit te faire une belle famille: enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants... Tout le monde va bien?
- ROSSI Oui, oui, très bien! Spartacus est mort, Usine est morte... mes deux aînés: mais ils étaient déjà âgés. Comme c'est là, j'ai trois enfants, douze petits-enfants, trente-quatre – je dis bien trente-quatre – arrière-petits-enfants... Je sais même pas tous les noms. Mais des noms... Kevin, Dave, Diana... Tous des noms comme ça! Mais... tous inscrits au Parti! Même le mari d'une de mes petites-filles, un intellectuel de merde qui vote Front national! Même celui-là, section de la rue du Progrès. Aussi bien, c'était pour faire taire le vieux, hein? Mais en attendant... il paie sa cotisation et reçoit l'abonnement à *La Vie militante*! Comme ça, le FN!
(*Geste classique du coude*)
- DUJARDIN La section te doit beaucoup, Rossi, je le sais! Mais dis-moi: tu es toujours secrétaire?
- ROSSI M'en parle pas, Momo.
- DUJARDIN Pourquoi? Quelque chose ne va pas?
- ROSSI Rien, rien!...
I' m'ont viré, Momo! Ça fait six ans: parce que j'étais trop vieux! Tu te rends compte: trop vieux à quatre-vingt-huit ans! I' m'ont remplacé par un de ces freluquets, bons à rien, moulins à paroles, qu'on comprend jamais rien à ce qu'i' racontent! Et pourquoi? Parce qu'il est le beau-frère d'un gros bonnet de la Fédé! M'en parle pas, Momo, pas aujourd'hui!
- Tu sais que je me rappelle le jour où t'es venu à la Section pour la première fois? T'avais un pantalon de golf, comme Tintin! Tu vois comme c'est loin! Et t'as triché sur ton âge pour pouvoir t'inscrire. Et moi, j'ai fait semblant de rien: j'ai signé ta carte... et aujourd'hui...
- DUJARDIN Aujourd'hui, on y est, pas vrai, Rossi? C'est ce que tu veux dire?
-

- ROSSI Momo, promets-moi!
- DUJARDIN Bien sûr, Rossi... Nous ferons quelque chose... et ce ne sera pas rien. Mais... tu vois... nous sommes dans une situation complexe, il nous faut rechercher des équilibres, tenir compte des autres...
- ROSSI J't'en prie, Momo, te mets pas à parler comme le freluquet et tous ses beaux parleurs qui parlent de «convergences, de plates-formes, de parallélisme divergeant»... et qu'avancent si lentement qu'i' faut les tenir pour les empêcher de reculer...
- DUJARDIN Tu vois, au gouvernement, nous faisons partie d'une coalition. Nous n'avons pas la majorité absolue. Ce n'est pas si facile.
- ROSSI Mais pas si difficile non plus. Justice et travail pour tout le monde, chacun sa maison, les impôts pour les riches, plus jamais d'armes, mais des hôpitaux, des retraites... et plein d'enfants... Les gens n'attendent rien d'autre. J'te demande pas de brûler les curés ou de pendre les patrons, parce que moi, j'ai jamais haï personne, même pas ceux qui me tapaient dessus. Eux, ils tapaient, et moi, je pensais: pauvres tocards, qui sait ce qu'i-z-ont dans la tête! Mais là, tu peux pas me refuser ça, Momo: un peu de socialisme, du vrai, de l'année, comme le vin nouveau, comme le Beaujolais!...
- DUJARDIN *(un peu refroidi par le tour que prend ce discours)*
D'accord, tu verras!
(Il se lève. Rossi se lève aussi mais continue)
- ROSSI C'est pas la première fois que je vois un Premier ministre.
- DUJARDIN Je sais, Rossi...
- ROSSI Le premier, c'est quand j'étais encore en Italie. Lui aussi c'était un socialiste qui avait fait carrière: il s'appelait Benito Mussolini.
- DUJARDIN Je sais, Rossi, je m'en souviens.
- ROSSI J'le connaissais parce que j'ui avais servi de coursier quand il était socialiste justement et qu'i' dirigeait le journal du Parti. Comme il était devenu Premier ministre, j'ai décidé de monter à Rome; et lui, i' m'a reçu, exactement comme t'as fait avec moi... Parce que, dans le fond, il était pas méchant. C'est le fascisme qui l'a perdu.
- DUJARDIN Je sais, Rossi, tu me l'as déjà raconté...
- ROSSI Mais moi, c'te fois-là, j'me suis pas troublé. Primo, parce que j'étais plus jeune, deusio parce qu'il avait déjà pris un mauvais pli. Alors, j'y suis allé carrément et j'lui ai dit: «Fais attention, Benito, si tu continues comme ça, tu vas finir pendu par les pieds à une pompe à essence, toi et tous tes sbires et ta salope de maîtresse...»
- DUJARDIN Je le sais, Rossi, tu me l'as déjà raconté cent fois...
-

ROSSI Et lui? Comment il a fini? Pendu par les pieds à une pompe à essence...

DUJARDIN Je sais, je sais...

ROSSI ... avec tous ses sbires et sa salope de maîtresse.

DUJARDIN J'ai compris, Rossi...

ROSSI En 1922, Momo, moi, j'avais déjà tout prévu!

DUJARDIN C'est bon, Rossi, je ferai attention à ne pas finir comme lui!

ROSSI Non, toi t'es pas pareil, Momo! C'est pour ça que je t'en conjure: un peu de socialisme! Et crois-moi, c'est facile, plus facile qu'on le pense!... Suffit essayer!

DUJARDIN Rossi, tu viens dîner chez moi, ce soir, et demain, je te fais raccompagner en voiture à Marseille.

ROSSI Oh non, non.

DUJARDIN C'est un ordre!

ROSSI Pas en voiture officielle, Momo! Fais attention: abus de biens sociaux, conflits d'intérêts. Et tu sais comment i' sont, ceux d'en face: toujours prêts...

DUJARDIN Mais je n'ai rien à en faire, Rossi! Demain, tu rentres à Marseille dans la voiture du Premier ministre. Qui maintenant te conduit chez moi!

ROSSI Oh, monsieur le Premier ministre!...

DUJARDIN Je ne serais pas là, moi, Rossi, s'il n'y avait pas sur terre des gens comme toi!

ROSSI *(ému)*
Oh, Momo, s'i' t'entendaient à la Section!
(Dujardin lui tend la main, Rossi se penche pour la baiser)

DUJARDIN Rossi, tu n'as pas honte?

ROSSI T'as raison, excuse-moi!...

(Il se dresse tant bien que mal, lève le poing et se glisse dehors, au bord de la commotion.)
Courte pause)

Troisième tableau

La Tuile

- DUJARDIN *(appelle à l'interphone)*
Faites entrer le docteur Aragon.
(Aragon entre. Dujardin l'accueille un peu brusquement)
Qu'est-ce qu'il y a? C'est quoi cette urgence? Tu ne pouvais pas attendre demain, toi aussi, comme les autres?
- ARAGON Du calme, du calme! Ou est-ce que je dois prendre des gants, maintenant que tu es Premier ministre?
- DUJARDIN Viens, entre.
- ARAGON Comment te sens-tu?
- DUJARDIN Politiquement, ou quoi?
- ARAGON Je suis ton médecin, je sais que tu n'as pas de temps à perdre, il se trouve que moi non plus. La question n'est donc pas politique. Je répète: comment te sens-tu?
- DUJARDIN Bien. Ces derniers jours ont été lourds, je suis sans doute un peu fatigué, mais je suis aussi trop euphorique pour m'en apercevoir.
- ARAGON Les comprimés que je t'ai donnés, tu les prends?
- DUJARDIN Quand j'y pense.
- ARAGON Donc, pratiquement jamais. Il faut que tu fasses attention, je l'ai dit aussi à ta femme. Mais j'ai l'impression qu'elle ne te voit qu'à la télévision.
- DUJARDIN Dis, tu es venu pour me faire un sermon?
- ARAGON Je suis venu t'apporter tes résultats d'analyses.
- DUJARDIN Quelles analyses?
- ARAGON Il ne s'en souvient même pas! Celles que je t'ai fait faire il y a quinze jours.
- DUJARDIN Ah, celles-là! Oui, il me semble. Eh bien, qu'est-ce qu'elles disent?
- ARAGON Nous n'allons pas si bien que ça, tu sais.
- DUJARDIN C'est-à-dire?
- ARAGON Je te dis que nous n'allons pas bien du tout!
-

DUJARDIN Bon Dieu, Aragon, je vois où tu veux en venir: je dois travailler moins, prendre des moments de repos, suivre un traitement mener une vie plus régulière et moins stressante. Je ne peux pas, Aragon! En ce moment, je ne peux pas!

ARAGON Ce moment-là dure depuis dix ans.

DUJARDIN Souhaitons qu'il dure dix ans de plus!

ARAGON Ce sera difficile, si tu ne m'écoutes pas.

DUJARDIN Bon, qu'est-ce qu'il y a? Glycémie? Cholestérol? Triglycérides?

J'écoute, qu'est-ce que je dois faire: une opération, un régime?...

ARAGON *(agitant une feuille de papier)*
J'ai là une analyse histologique qui donne des résultats positifs, mon ami.

DUJARDIN Positifs? Parfait!

ARAGON Ahhh... Quand on cherche une maladie et qu'on ne la trouve pas, on écrit «résultat négatif». On écrit «positif» quand on la trouve.

DUJARDIN Compris: positif pour la maladie, négatif pour moi. Voilà.

ARAGON Oui.

DUJARDIN Alors? Il faut t'arracher les paroles de la bouche une par une? Vas-tu me dire ce que j'ai?

ARAGON Tu m'as dit, un jour...

DUJARDIN ...de me dire tout ce que tu avais à me dire, sans tourner autour du pot.

ARAGON C'est toujours valable?

DUJARDIN Bien sûr.

ARAGON Une tumeur... Maligne.
(Pause. Dujardin prend la feuille des mains d'Aragon. Il la lit distraitement)
Maintenant... n'en fais pas une tragédie.

DUJARDIN Moi? Ce sont des choses qui arrivent, je suppose.
(Il indique quelque chose sur la feuille) C'est ça?

ARAGON Oui.

DUJARDIN Charmant!...
Ça va, Aragon: dis-moi tout, calmement, sans t'agiter.

ARAGON Je regrette, mais c'est sérieux. Très sérieux. La tumeur a pris le foie. C'est très avancé.

DUJARDIN On peut opérer?

ARAGON Je ne te le conseille pas.

DUJARDIN *(non sans nervosité)*
Qu'est-ce que ça veut dire «je ne te le conseille pas»? Je te demande si l'on peut opérer ou non.

ARAGON Non.

DUJARDIN On peut soigner... d'une manière ou d'une autre.

ARAGON Oui, bien sûr. Les soins sont toujours possibles.

DUJARDIN J'ai peur que tu ne sois pas assez brutal, Aragon. Ne dis pas «les soins sont toujours possibles». Je sais bien qu'ils ne sont pas interdits. Tu sais très bien ce que je veux savoir.

ARAGON Les soins peuvent ralentir l'évolution: ils ne peuvent pas l'arrêter. Et moins que jamais...

DUJARDIN J'ai compris.
(Pause)
Les soins consistent en quoi?

ARAGON Eh bien... ceux qu'on fait habituellement dans ces cas-là: médicaments, chimio...

DUJARDIN La chimio c'est ce truc qui fait gonfler, tomber les cheveux et les dents...

ARAGON Eh bien, elle a des effets secondaires pas toujours souhaitables.

DUJARDIN *(avec un sourire non dénué de sarcasme)*
« Elle a des effets secondaires pas toujours souhaitables ». Joli! Voilà que tu parles aussi comme un politicien.

ARAGON Je voulais dire...

DUJARDIN J'ai compris.
(Conclusif, il lui rend la feuille) Alors, Aragon, je veux les deux pronostics: avec les soins... et sans les soins.

ARAGON Avec les soins... un ou deux ans, peut-être un peu plus.

DUJARDIN Et les soins... ça veut dire?

ARAGON Cela signifie cesser toute activité... Faire de longs séjours en clinique... Être malade, en somme.

DUJARDIN Et sans les soins?

ARAGON ...six mois maximum.

DUJARDIN Une affaire rapide.

ARAGON Je regrette, mon ami,.. Je regrette beaucoup.

DUJARDIN Justement aujourd'hui!

ARAGON J'aurais pu te le dire hier ou avant-hier... J'ai préféré te laisser terminer ce que tu avais entrepris. Mais je ne pouvais pas attendre davantage.

DUJARDIN Tu as bien fait.
Seigneur, il y a une heure que je suis ici, à sauter de joie. Et maintenant... avec tout ce que je voulais faire...
Il y a quelque chose que je veux te demander: personne ne doit savoir...

ARAGON Personne, où? Dans le monde politique, dans la famille?...

DUJARDIN Je pensais à la famille... Mais aussi dans le monde politique, cela va de soi! Personne ne doit rien savoir, c'est bien compris?
Étrange que j'ai d'abord pensé à la famille! On voit que je suis encore un être humain... ou alors qu'au moment crucial, émergent d'autres valeurs...

ARAGON Sois tranquille, personne ne le saura!

DUJARDIN *(Presque pour lui-même, avec l'accent et les expressions de son dialogue avec Rossi)*
Nom de Dieu de nom de Dieu!

ARAGON Comment?

DUJARDIN Justement aujourd'hui! Avec tout ce que je voulais faire! Et maintenant?
(Il tend la main au médecin, comme pour le congédier) Merci, Aragon.

ARAGON Il faudra me dire ce que tu as l'intention de faire.

DUJARDIN Et toi, qu'est-ce que tu me conseillerais?

ARAGON Deux ans c'est plus que six mois. Un médecin est toujours pour la vie.

DUJARDIN ... ce serait la vie?

ARAGON Pas comme toi, tu l'entends. Mais les médecins ont aussi leurs déformations professionnelles. Tant que le coeur bat...

DUJARDIN Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.

ARAGON Même plus que l'espoir.

DUJARDIN ... comme dans le cas présent!...
(Presque pour lui-même)
Justement aujourd'hui! Avec tout ce que je voulais faire!...
(Il change de ton, raccompagne Aragon à la porte)
Je vais réfléchir. Merci.

(Aragon sort. Dujardin reste seul dans le bureau où le soir tombe. Il s'assied sur un fauteuil, face au public, sur un côté de l'avant-scène. Il se penche un peu en avant, comme s'il avait devant lui un grand miroir. Des cintres, descend une grande loupe. On le voit, agrandi et peut-être déformé, se passer lentement une main sur le visage, comme s'il voulait découvrir des traces de la maladie. Suit un long, long monologue intérieur, pendant que les lumières s'atténuent jusqu'à l'obscurité)

Premier intermède

Le Grand cirque

(Un tintamarre brutal et imprévu introduit une joyeuse et tapageuse musique de cirque. Cuivres, tambours, fifres, et lumière éclatante de la piste. Font irruption en scène le Dompteur, l'Acrobate et deux clowns, avec les gestes et les vêtements adéquats à leurs personnages.

Ce quatuor accompagne l'arrivée d'une camionnette fumante et bringuebalante qui avance péniblement. Sur la carrosserie cabossée et bariolée, le bleu-blanc-rouge domine parmi d'autres taches de couleurs. Sur le côté de ce fourgon, ou sur un panneau qui le surmonte, on peut lire «Grand Circus Allons Enfants!».

Au volant, le Directeur du cirque en costume idoine: bottes, veste à brandebourgs, haut-de-forme. Le Directeur essaie de ne pas caler pour maintenir la voiture en marche. Les quatre autres personnages poussent bruyamment la camionnette.

Mais en vain: le fourgon s'arrête au milieu de la scène, après quelques toussotements du moteur, un dernier hoquet et un ultime jet de fumée qui sort du capot.

Un morceau de la carrosserie tombe, un pneu pourrait même s'affaisser... Un vrai désastre...

Le Directeur descend, lève un bras pour donner un ordre, comme s'il en était besoin.)

LE DIRECTEUR	Haaaaalte!!
L'ACROBATE	Qu'est-ce qu'il y a?
LE DIRECTEUR	La voiture ne marche plus! Il faut s'arrêter!
LE PREMIER CLOWN	Je crois que c'est déjà fait! <i>(Grand éclat de rire du second clown et éventuelle pirouette)</i>
LE DOMPTEUR	Nous voilà dans de beaux draps!
L'ACROBATE	Qu'est-ce qu'on fait?
LE DIRECTEUR	Là, il faut faire quelque chose. On ne peut pas continuer comme ça.
LE PREMIER CLOWN	En attendant, on pourrait manger.
LE SECOND CLOWN	Manger, on peut toujours.

- LE DIRECTEUR D'accord! Préparez le casse-croûte! Mais rappelez-vous qu'on ne résout pas tout en mangeant!
- (Le Dompteur et l'Acrobate déchargent de la camionnette de quoi pique-niquer: petite table, boîtes de conserves, canettes diverses, bouteille de vin. Les deux clowns investissent l'avant-scène avec leurs habituelles prieries: cabrioles, croche-pieds, bourrades, donnant vie à un petit dialogue disloqué et absurde, éventuellement improvisé. Par exemple:)*
- LE PREMIER CLOWN On mange!
- LE SECOND CLOWN On mange!
- LE PREMIER CLOWN Hourra!
- LE SECOND CLOWN Hourra!
- LE DIRECTEUR Tout le monde est là?
- LE PREMIER CLOWN Tout le monde est là?
(Le Second Clown se tourne dans la direction du Premier ministre toujours immobile sur son fauteuil, mais seulement «dans sa direction», sans s'adresser clairement à lui, et en lui parlant toujours de derrière son dos)
- LE SECOND CLOWN Hé! Voulez-vous jouer avec môa?
(Plus fort, en criant)
Voulez-vous jouer avec môa?
- LE PREMIER CLOWN Mais qu'est-ce que tu as à crier? Il n'y a plus personne!
- LE SECOND CLOWN Y a plus Personne? Alors, Personne il est plus là?
(Il éclate en pleurs: scène classique du mouchoir à tordre, etc.)
- LE PREMIER CLOWN Mais qu'est-ce qui te fait pleurer?
- LE SECOND CLOWN Houh! Houh, Personne il est plus là! Personne il est mort!
- LE PREMIER CLOWN Ben alors! Si personne n'est mort, il faut être joyeux!
- LE SECOND CLOWN *(saisi d'une idée soudaine, cesse de pleurer)*
Hé! Ho! Moi je sais où il est parti Personne. Tu le sais, toi, où il est parti? Il est parti en Amérique.
- LE PREMIER CLOWN En Amérique? Quelle Amérique?
- LE SECOND CLOWN Comment, «quelle Amérique»?
- LE PREMIER CLOWN Tu ne sais pas que des Amériques, il y en a beaucoup? L'Amérique du Nord, l'Amérique du Sud, l'Amérique de l'Est et celle du far-west.
- LE SECOND CLOWN Lui il est parti en Amérique du Nord.
-

- LE PREMIER CLOWN Et pourquoi?
- LE SECOND CLOWN Parce que le patron du Cirque c'est un Américain du Nord. Il s'appelle Tonton Sam, il est shérif et il a la bombe tomique!
- LE PREMIER CLOWN Et il est le patron du Cirque?
- LE SECOND CLOWN Bien sûr!
- LE PREMIER CLOWN De *notre* cirque?
- LE SECOND CLOWN De tous les cirques du monde!
- LE DIRECTEUR *(a entendu et intervient, furieux)*
Qui est-ce qui fait courir ce bruit? Vous n'avez pas honte?! Ah, vous êtes bien des clowns! Notre cirque est notre cirque, et seulement le nôtre, et c'est moi qui le dirige et c'est moi qui commande ici! L'Amérique n'a rien à y voir! Et l'Oncle Sam est notre ami, et il nous aide et il nous protège!
- LE SECOND CLOWN Il nous protège de quoi?
- LE DIRECTEUR Vous l'avez oublié, quand il nous protégeait des cirques russes, arrogants, envahissants, et qui nous faisaient une concurrence déloyale?
- LE PREMIER CLOWN Oui, mais maintenant ils ont fait faillite.
- LE SECOND CLOWN Mais alors, maintenant, de qui il nous protège?
- LE DIRECTEUR Il nous protège, c'est tout!... Je le sais, moi, de qui il nous protège!
- LE PREMIER CLOWN Oui, mais il nous la fait payer sa protection!
- LE SECOND CLOWN *(pris d'une idée soudaine)*
Hé! Et si on se protégeait tout seuls?
- LE PREMIER CLOWN Tout seuls, tout seuls!
- LE DIRECTEUR Ça suffit! C'est moi qui commande, ici! Et c'est moi qui prends les décisions!
(Sur un ton impérieux, il se tourne vers le Dompteur)
Toi!
- LE DOMPTEUR Yes, sir?
- LE DIRECTEUR Mets un peu d'ordre! Qu'ils cessent de penser et faire toutes ces histoires, et qu'ils viennent manger!
- LE DOMPTEUR *(agite son fouet et le fait claquer)*
O.K, boys! Take it easy now! You... come down from there... Come here! Take a sit and don't move! Atta boy!... Tout doux... tout doux... Jolly good... Gentil...
-

- LE PREMIER CLOWN *(avant de prendre place à table, il se tourne, comme plus haut, dans la direction de Dujardin)*
 Voulez-vous manger avec môa?
(Plus fort, en criant)
 Voulez-vous manger avec môa?
(Personne ne répond. Le clown hausse les épaules et s'assied. Jeu de tabourets)
- LE SECOND CLOWN Bon appétit!
- LES AUTRES Bon appétit! Merci! À toi aussi!
(Ils mangent en s'empiffrant)
- LE DIRECTEUR Mais vous ne pensez qu'à manger! Pendant ce temps-là, nous sommes en pleine crise! Le cirque ne marche plus! Il nous a fait vivre pendant quarante ans, il a diverti le public, il l'a fait rire... mais maintenant, les gens commencent à en avoir assez, ils boude le cirque, ils préfèrent partir en week-end ou regarder la télévision. Et à présent, nous n'avons même plus de quoi faire réparer la camionnette!
- Quelqu'un a quelque chose à dire?
- LE PREMIER CLOWN *(parle la bouche pleine, on ne comprend pas ce qu'il dit)*
 J...d... qu...y a... qu... ch... va pas.
- LE DIRECTEUR Comment?
- LE SECOND CLOWN Mal élevé: on ne parle pas la bouche pleine!
- (Il lui envoie une calotte sur la nuque. Le Premier clown en crache sa bouchée)*
- LE PREMIER CLOWN Je dis qu'il y a quelque chose qui ne va pas.
- LE DIRECTEUR Ça me semble bien observé. Juste une petite anecdote, messieurs: pendant le dernier spectacle, les lions avaient faim et ont mangé un clown. Le clown devait tendre le trapèze à un acrobate, mais il n'avait rien dit à personne, alors l'acrobate s'est retrouvé sans trapèze et s'est écrasé sur le sol.
- LE SECOND CLOWN Et le filet? Où il était le filet?
- LE DIRECTEUR *(évasif)*
 Le filet... il n'y avait pas de filet!...
- L'ACROBATE Et pourquoi il n'y en avait pas?
- LE DIRECTEUR Eh bien... je ne sais pas... quelqu'un avait dû l'oublier... ça peut arriver...
- L'ACROBATE Moi j'exige une enquête! L'opinion publique doit être informée!
- LE DIRECTEUR Bien sûr! Bien sûr! Nous allons examiner le problème... nous allons ouvrir une enquête... nous allons nommer une commission...
-

- LE PREMIER CLOWN *(il court à l'avant-scène, parle en direction du public et de Dujardin)*
Tout le monde sait pourquoi il n'y avait pas de filet: on en avait fait un hamac pour l'écuyère, la maîtresse du Directeur!
- L'ACROBATE *(agressif, les mains sur les hanches, au directeur)* Ah! C'est comme ça!
- LE PREMIER CLOWN Mon Dieu, mon Dieu, il va faire un scandale!
(Le Second clown accompagne la scène d'un roulement de tambour qui va crescendo)
- L'ACROBATE On sacrifie un filet de protection, on en fait un hamac pour que la maîtresse du directeur se prélassse en bronzant! Je suis heureux que ma fermeté ait permis de faire la pleine lumière sur ce qui s'est passé...
- LE PREMIER CLOWN *(vers Dujardin toujours immobile et impassible)*
Aïe, aïe! C'est la crise gouvernementale! C'est la fin! La fin de notre cirque!
(Roulement de tambour au maximum)
- L'ACROBATE ... Je me déclare complètement satisfait!
(Le roulement se termine par un coup de cymbales)
- LES DEUX CLOWNS Pas de crise! Hourra!
- LE PREMIER CLOWN *(tend un micro au Directeur)*
Une déclaration à la presse?
- LE DIRECTEUR *(voix de stentor, ton officiel)*
La crise a été évitée! Le bon sens a prévalu! Nous avons échappé à la catastrophe!
- LE PREMIER CLOWN Merci!
- LE SECOND CLOWN Mais le cirque continue à mal aller. C'est la faute à qui?
- LE DIRECTEUR Et si les coupables étaient les acrobates?
- L'ACROBATE Ah, non! Je proteste avec force! Mais, messieurs, il suffit de les regarder! Il suffit de voir leurs acrobaties quand ils volent d'un endroit à l'autre, leurs équilibres quand ils se jouent des passages les plus difficiles! D'un trapèze à l'autre, prêts à se tendre la main, ils se relancent vers le partenaire quand leur trajectoire est à son point le plus bas, ils se balancent à droite, à gauche, de gauche à droite, de droite à gauche, en se jouant du centre, en défiant presque toute loi de gravité ou autre loi!... Ah, non, messieurs, les acrobates de notre cirque sont vraiment parmi les meilleurs du monde!
- Jetons plutôt un coup d'oeil du côté des dompteurs!
- LE DOMPTEUR Les dompteurs? Ah, non, là c'est moi qui proteste! S'il y a un domaine efficace de notre cirque, c'est bien celui des dompteurs: de plus, au contact d'une classe de travailleurs pas toujours facile ni docile. Nous
-

avons concédé aux tigres les mêmes avantages qu'aux lions, nous avons accordé aux éléphants la semaine de quatre jours, les singes peuvent choisir entre différentes sortes de cacahuètes plus ou moins grillées... Réformes qui ont eu leur coût mais qui sont la garantie d'un ordre et d'une paix sociale que tous les cirques nous envient. Non, messieurs: s'il nous faut un responsable, cherchons plutôt du côté des prestidigitateurs et des illusionnistes.

LE DIRECTEUR

Là, on perd le sens des proportions! Mais que deviendrait notre cirque sans prestidigitateurs capables de faire disparaître les cartes sous le nez du public? Vous voyez cette carte? Disparue! Tout un paquet? Envolé! Un dossier entier, des archives? Pffft!... Et les illusionnistes? «Tout va bien! Vous avez compris? Vous croyez que ça va mal? Ce n'est pas vrai! Nous sommes les champions du monde, oui ou non? Et hop!! Vous voulez que je vous le chante? Vous voulez que je vous le danse?»

(Il chante et danse sur l'air de «Tout va très bien, madame la marquise!»)
Enlever les illusionnistes? Ce serait comme supprimer toutes les usines à rêves: concours de beauté, loteries, bons de réduction... télévision!!!
Voyez plutôt du côté des clowns!

LE PREMIER CLOWN

(il parle sérieusement, sans effets clownesques, peut-être même en enlevant un accessoire de son costume, par exemple son nez rouge)
Quoi?! Vous plaisantez, j'espère! Mais vous nous avez vus, quand nous entrons en piste, avec nos chaussures longues d'un mètre, nos pantalons à carreaux, nos maillots rayés, notre nez rouge et notre maquillage? Vous avez vu les pirouettes, les cabrioles, les coups sur la tête... que même les enfants trépignent et nous applaudissent debout! Nous, notre devoir, nous le faisons à fond! Nous faisons rire tout le monde! Nous sommes la clé de voûte de notre cirque! Sa force de frappe, c'est nous!
(Les deux clowns donnent un échantillon de leur compétence avec quelques rapides pirouettes)

LE DIRECTEUR

D'accord, d'accord! Mais alors, excusez-moi: si tout va bien, comment se fait-il que tout aille mal? Il nous faut un coup de génie: il faut inventer quelque chose. Une astuce, un tour de passe-passe!

TOUS

Un coup de génie! Une astuce! Un tour de passe-passe!

SECOND CLOWN

Attends, je vais t'aider!
(Il se met derrière le Directeur, lui enlève son chapeau et lui «cultive» la tête: il l'arrose, la coiffe, la masse comme pour l'accoucher d'une idée. Pendant ce temps, le Premier clown se tourne, comme précédemment, dans la direction de Dujardin)

LE PREMIER CLOWN

Voulez-vous passe-passer avec môa?
(Plus fort, en criant)
Voulez-vous passe-passer avec môa?
(Personne ne répond. Le Premier clown hausse les épaules et abandonne)

- LE DIRECTEUR Eurêka! Ce qu'il nous faut, messieurs, c'est un changement *apparent!* Il faut faire semblant de tout changer sans rien changer. Notre cirque ne plaît plus? Très bien, écrivons «Changement de propriétaire», et pendant quelque temps, c'est un autre qui dirigera le cirque. Le public pensera que tout est changé et nous reviendra.
- L'ACROBATE Du calme, du calme! Un autre... qui?
- LE DIRECTEUR Oh! C'est sans importance: quelqu'un qui ne compte pas, mais qui donne l'impression de la nouveauté! Et quand l'affaire se sera tassée, nous le renverrons sans plus de façons.
(Perplexité pendant quelques instants, puis, réactions positives)
- LE PREMIER CLOWN Ça peut être une bonne idée!... Un directeur fantoche... Qui nous tire les marrons du feu... Un homme nouveau!... Pas un clown!... Pas un acrobate non plus... Ou un illusionniste!... Un homme nouveau!... Pour un virage qui marque notre époque!... Qui la marque... ou le fait croire!
- LE DIRECTEUR Laissez-moi faire.
(Il se tourne vers la coulisse) Hé! Mon brave!... Hé! Le jeune, là!...
(Un petit homme entre, poussant à la main un vélo. Vêtements assez ordinaires: ouvrier ou paysan... Il ressemble beaucoup au vieux Rossi que nous avons déjà vu)
- L'HOMME C'est à moi que vous parlez?
- LE DIRECTEUR Oui, à vous! Avez-vous... déjà travaillé dans un cirque?
- L'HOMME Moi?! Jamais!
- LE DIRECTEUR Parfait! Et qu'est-ce que vous faites en ce moment?
- L'HOMME À vrai dire... je suis chômeur.
- LE DIRECTEUR Encore mieux! Je vous offre un travail.
- L'HOMME Un travail?
- LE DOMPTEUR La direction d'un cirque!
- L'ACROBATE Un grand cirque, très renommé!...
- L'HOMME Mais je... je n'ai jamais...
- LE DIRECTEUR *(à ses collègues)*
Mais non, mais non, pas comme ça!...

(Au petit homme)
Il faut seulement conduire une voiture. Vous voyez cette camionnette? C'est très facile: vous vous mettez au volant, vous tournez la clé... Nous, on sera aussi dans la voiture et on vous dira où aller...
(Le petit homme est poussé et hissé au volant)
-

- LES AUTRES C'est un poste de grande responsabilité... très gratifiant... Très influent!... Vous pourrez donner du travail à toute votre famille... aux amis, aussi... Il vous suffira de les recommander...
(Ils sont tous montés dans la voiture)
- L'HOMME Mais ça ne démarre pas!...
- LE DIRECTEUR Alors, descendez!... Allez, ne restez pas là à perdre du temps!... Descendez! Vous voyez cette corde? Voilà, bravo! Tirez, tirez! Un peu fatigant, d'accord, mais pour un poste important comme le vôtre, il faut bien accepter un petit sacrifice! Tirez, tirez!...
- (L'homme a pris la grosse corde accrochée au fourgon, l'a mise sur l'épaule et commence à tirer, tel un batelier de la Volga. La voiture s'ébranle)*
- LES QUATRE On part! On repart! Le cirque redémarre! Le cirque est sauvé! La patrie est sauvée! Hourra! «Allons enfants de la patri-i-e...»
- (La camionnette sort dans le vacarme de l'hymne national arrangé en musique de cirque)*
-

Quatrième tableau

La Décision

(La scène du cirque a disparu. Maintenant, nous sommes de nouveau dans le bureau du Premier ministre. Dujardin est toujours dans son fauteuil, immobile, absorbé, dans la même position silencieuse qu'avant son «rêve».

Entre Marianne, et cette entrée marque le retour à la réalité)

MARIANNE	Papa!...
DUJARDIN	Marianne!...
MARIANNE	Papa, qu'est-ce tu fais encore ici? On se faisait du souci...
DUJARDIN	Je me suis endormi. Je m'étais assis un peu pour me reposer... et je me suis assoupi. Puis, je me suis mis à réfléchir...
MARIANNE	Il est arrivé quelque chose?
DUJARDIN	Non, pourquoi? Qu'est-ce qui aurait dû arriver? Il n'est rien arrivé du tout. Ou peut-être... si, si: il est arrivé quelque chose... une chose étrange... Et même que tu as bien fait de venir... parce que je pourrais avoir un conseil à te demander.
MARIANNE	À moi?!
DUJARDIN	Oui, pourquoi pas? Quelquefois, on voit mieux les choses du dehors que de l'intérieur. C'est ce que les Anglais appellent <i>fresh approach</i> . Joli, n'est-ce pas? Écoute: tu pourrais avoir cette <i>fresh approach</i> que moi, je n'ai pas, évidemment... et même me donner le conseil dont j'ai besoin.
	<i>(Pause)</i>
	Il se trouve qu'aujourd'hui, précisément aujourd'hui, des personnes très puissantes m'ont envoyé un avertissement. Elles m'ont fait savoir que ce gouvernement... mon gouvernement... eh bien, en somme, oui, aurait la vie brève. Malheureusement!
MARIANNE	Oh! Mais comment peuvent-ils...? Le premier gouvernement socialiste de notre pays...
DUJARDIN	<i>(la corrige)</i> À «direction»socialiste, Marianne. Nous faisons partie d'une coalition, et ce n'est pas exactement la même chose. Et puis... les autres...restent les

vrais maîtres à bord – «au-dessus» du gouvernement. Et quoi que je puisse faire, je devrai forcément en tenir compte. Ils me l’ont bien rappelé en toutes lettres.

MARIANNE Mais qu’est-ce qu’ils t’ont dit?

DUJARDIN Ils m’ont donné six mois.

MARIANNE Six mois?!

DUJARDIN Ou bien deux ans. Mais... si je file droit, très droit! Si je renonce à ce que je veux faire et que je fasse tout ce qu’ils veulent, eux.

MARIANNE Eux qui, papa? Qui sont-ils?

DUJARDIN Eh bien, je te laisse imaginer.

MARIANNE Des extrémistes?

DUJARDIN Hein? Eh bien... disons dans ces eaux-là!

MARIANNE Mais papa, c’est une honte! Comment peuvent-ils?

DUJARDIN Oh, pour ça, ils peuvent, Marianne! L’avertissement vient de très haut: là où sont les vrais leviers du pouvoir, où l’on fait vraiment ce qu’on veut.

MARIANNE Je suis désolée, papa. Mais moi, qu’est-ce...?

DUJARDIN Il faut me donner un conseil, Marianne. Me dire, d’après toi, ce que je devrais faire.

MARIANNE Oh, je ne sais pas, papa. La politique est une chose si compliquée!... Je suis en dehors, c’est vrai: mais peut-être *trop* en dehors.

DUJARDIN Laisse la politique. Imagine... c’est ça: imagine – je touche du bois, naturellement – que le médecin m’ait dit :«Vos jours sont comptés»! Six mois, si vous continuez comme ça, à n’en faire qu’à votre tête; ou deux ans, si vous vous laissez soigner, si vous allez à l’hôpital, si vous faites tout ce que vous disent les médecins... mais en renonçant à travailler, à entreprendre... en renonçant pratiquement à tout. Voilà: qu’est-ce que tu choisirais, toi?

MARIANNE Ah, moi, six mois, papa! Sans hésitation!

DUJARDIN (*presque pour lui-même, sur un ton d’amère constatation*)
Eh oui!! Toi, tu es jeune!...

MARIANNE Papa, tu as dit « en renonçant pratiquement à tout ». Tu parles d’une vie! Pendant deux ans? Il vaut mieux six mois, mais bien remplis!

DUJARDIN Eh oui!
(*Pause. Puis dans une deuxième réflexion.*) Mais remplis... de quoi?

- MARIANNE Je ne sais pas... il faudrait que j'y réfléchisse.
- DUJARDIN Eh bien, réfléchis! Qu'est-ce que tu ferais: tu te jetterais dans la *dolce vita*?
- MARIANNE Non, je ne crois pas que j'aurais tellement envie de m'amuser, tout compte fait. Ce n'est pas ton avis?
- DUJARDIN Alors, tu essaierais de faire quelque chose de remarquable? Tu aimes écrire: tu écrirais peut-être un roman, des poésies, à laisser à la postérité, qui resteraient dans l'histoire?
- MARIANNE Non, je ne crois pas que la postérité m'importerait beaucoup! Peut-être... que je vivrais au jour le jour, je ferais les choses que j'ai toujours faites... mais en les savourant davantage, c'est ça, en leur donnant une importance différente. Ou bien... oui, papa! Je me passerais des envies, je ferais ce qui me démange... tiens: je traiterais la tante Lydie de sorcière!
- DUJARDIN Tante Lydie? Pourquoi?
- MARIANNE Parce que je l'ai en travers de la gorge depuis mes trois ans: depuis le jour où elle m'a coincée sur une chaise, en m'empêchant d'aller jouer avec les autres, parce qu'il ne fallait pas abîmer les petites chaussures blanches qu'elle m'avait offertes. Ah, papa, quel plaisir de traiter la tante Lydie de sorcière! Et aussi dire au professeur de statistique qu'il n'est qu'un con! Et envoyer promener ton lèche-bottes qui me tourne autour et lui dire que j'ai grande envie de retourner au Maroc retrouver ce superbe guide berbère, tu te souviens?
- DUJARDIN Bien sûr! Ta mère aussi me le dit de temps en temps!
- MARIANNE Voilà: je ferais tout ce que j'ai envie de faire. De toute façon, quelle importance, puisque dans six mois je ne serais plus là!
- DUJARDIN *(presque pour lui)*
«Dans six mois, je ne serai plus là!...»
- Et moi?
- MARIANNE Toi... Tu n'aimerais pas dire ce que tu penses à ces types qui t'accordent six mois? Dire à tous ce que tu penses d'eux? À Blair, à Sharon, à Berlusconi! Dire en face à Bush ce que tu nous disais l'autre soir à maman et à moi?
- DUJARDIN Tais-toi, tais-toi, pour l'amour de Dieu!
- MARIANNE Qu'est-ce que ça peut te faire? Dans six mois, tu ne seras plus là!... Tu n'as rien qui te démange? Tu n'as pas d'envies refoulées?
- DUJARDIN Tu sais... un homme politique a tellement l'habitude de réprimer ses envies, qu'à la fin elles ne le sont même plus!
-

- MARIANNE Et un rêve de jeunesse? Oui, un rêve de jeunesse. Tu rêvais à quoi, papa, quand tu étais jeune?
- L'autre jour, quand je suis allée à Marseille prendre tes affaires... je me suis arrêtée un moment dans ta chambre. J'ai vu ton bureau, tes livres, les affiches: les portraits de Marx, Trotski, Jaurès... Tu rêvais de quoi, papa, quand tu étais jeune? De devenir Premier ministre?
- DUJARDIN Non. Ou peut-être si. Mais non, ça n'a pas d'importance: ce n'est pas pour moi que je rêvais. Je rêvais...
- MARIANNE Oui?
- DUJARDIN J'ai presque honte de le dire. Je rêvais... de socialisme.
- MARIANNE Et pourquoi tu as honte?
- DUJARDIN *(presque pour lui, et reprenant de nouveau l'accent et les mots de Rossi)*
... Liberté, égalité, fraternité... justice... pain et travail pour tous... les impôts pour les riches... plus de guerre... le soleil qui se lève, et la fin de la nuit!
- MARIANNE Mais papa, c'est magnifique! Pourquoi en avoir honte?
- DUJARDIN Parce que ce sont des mots, ma fille.
- MARIANNE Ce sont des mots s'ils ne restent que des mots, papa.
- DUJARDIN Même Jésus n'y est pas arrivé.
- MARIANNE C'est vrai... Mais il a laissé la trace!
- DUJARDIN C'est indubitable, il a laissé la trace.
- MARIANNE Et puis, ce n'est pas dit, papa. Où l'un échoue, un autre peut réussir.
- DUJARDIN Je te remercie de ta confiance, ma chérie, mais n'exagérons rien!
- MARIANNE Pourquoi? Jésus parlait à peu de gens, il était facile d'étouffer sa voix. Aujourd'hui, toi, tu parles à la télévision... à tout le monde. Tu parles avec les gens, les journaux écoutent et écrivent... et tout le monde lit. Je crois que les gens n'attendent pas autre chose. C'est peut-être plus facile que tu ne le crois.
- DUJARDIN *(toujours évoquant Rossi)* Peut-être... il suffit d'essayer.
- MARIANNE Et puis, dans six mois, tu ne seras plus là!
- DUJARDIN Oui! Dans six mois, je ne serai plus là...
- MARIANNE Et puis, tu les baises tous!
-

- DUJARDIN Et puis, je les baise tous...
Je crois vraiment que tu m'as donné une bonne idée, ma fille! Merci!
- MARIANNE Je vous en prie, monsieur le Premier ministre! Tu rentres avec moi?
- DUJARDIN Je reste encore un moment. Je voudrais réfléchir encore un peu.
- MARIANNE *(en confidence, comme pour un secret, montre une armoire)*
Là-dedans... il y a le portrait de Marx. Celui que tu avais dans ta chambre. Perrotin n'en a pas voulu... mais il est là.
- DUJARDIN O.K, mais je n'en ai pas besoin.
- MARIANNE Au revoir, papa.
(Elle va sortir, mais s'arrête sur le seuil et se retourne)
Papa... baise-les tous!
(Elle sort)
-

Cinquième tableau

Changement de cap

(Même décor ou salle de réunion du conseil. Quatre personnages représentant les partis de la coalition attendent, manifestement nerveux. L'un va et vient en fumant, l'autre lit le journal, le troisième téléphone sur son portable, le quatrième se prépare un café devant le distributeur de boissons.

Long moment d'attente, chacun s'occupant comme décrit ci-dessus...)

- LE PREMIER *(sur l'avant-scène, observe comme d'une fenêtre. Ton excédé)*
Ah!!
- LE DEUXIÈME Toujours rien?
- LE PREMIER Je ne vois rien ni personne.
- LE TROISIÈME C'est un manque d'égards intolérable! Nous attendons depuis vingt minutes...
- LE QUATRIÈME Disons même dix jours, depuis le dernier et unique conseil des ministres où il nous a écoutés en baillant et est sorti sans dire un mot. Et il y a déjà plus d'un mois que le gouvernement a été mis en place!
- LE PREMIER «Son» gouvernement, comme il dit.
- LE DEUXIÈME Je vous l'avais dit! L'homme est arrogant! Patient, manoeuvrier, capable d'avaler n'importe quoi tant qu'il y a un résultat à obtenir: mais une fois au pouvoir, méprisant et autoritaire comme un monarque absolu!
- LE TROISIÈME Comme un patron! Je dirai même plus: un parrain!
- LE PREMIER Le fait est que, depuis qu'il est Premier ministre, on ne l'a pratiquement plus revu!
- LE QUATRIÈME Il est malade, c'est ce qu'il a fait dire.
- LE DEUXIÈME Malade?! Moi, quand j'étais au gouvernement, je n'ai pas été malade un seul jour!
- LE TROISIÈME De toute façon, s'il était malade, il ferait mieux de se reposer au lieu de s'agiter comme une anguille: interviews, déclarations, programmes, promesses... tout balancé comme ça, sans écouter personne!
- LE PREMIER Petites phrases, mots en l'air, provocations...
-

- LE QUATRIÈME *(tapant sur un journal)*
Tenez, la dernière du jour! «Moi, je supprimerais les armées: les petites unités parce qu'elles ne servent à rien en cas de guerre, et les grandes parce qu'elles ne servent à rien en cas de guérilla».
- LE PREMIER
Oui, et moi ce matin, j'ai reçu un coup de téléphone du Patronat.
- LE DEUXIÈME
Ils t'ont téléphoné?
- LE PREMIER
Disons plutôt... qu'ils m'ont engueulé: que l'industrie des armes est fondamentale, que s'ils ferment c'est la récession, le chômage... Et de nous rappeler que nous sommes là pour servir leurs intérêts. Leurs intérêts «aussi», ont-ils dit, mais ce «aussi» était de pure forme.
- LE DEUXIÈME
Même appel de la Fédération du commerce, au sujet de ce qu'il avait dit l'autre jour sur la surconsommation!
- LE TROISIÈME
Idem de la Fédération des agriculteurs!
- LE QUATRIÈME
Et l'Union bancaire? Quand cet innommable a dit avant-hier que le vrai crime n'était pas de *détruire* une banque mais de la *construire*. Un coup de téléphone à en tomber sur le cul! Et de nous rappeler que nous sommes ici mandatés tacitement par eux et que ce parcours en roue libre signifie crise de confiance, effondrement de la bourse... Et patati et patata!...
- LE PREMIER
Non, non, qu'est-ce que ça veut dire *et patati et patata!*... Explique, explique!
- LE QUATRIÈME
Ben, les rengaines habituelles: que le gouvernement c'est bien beau, parfaitement respectable, avec plein de ministres, de secrétaires et de sous-secrétaires, mais que les seuls maîtres à bord, ce sont eux! Et qu'à la limite, le Premier ministre lui-même n'est que de la roupie de sansonnet!
- LE PREMIER
Comme les partis, je suppose!
- LE QUATRIÈME
...Comme les partis, l'Assemblée, le Sénat, comme tout le reste. On peut toujours se réunir, discuter, faire acte de présence, inaugurer les foires, visiter les organismes d'intérêt public, faire un saut à Washington respirer l'air ambiant, aller à Bruxelles défendre nos vins et nos fromages AOC... et patati, et patata...
- LE PREMIER
Arrête! Ils n'ont pas dit *et patati, et patata* au téléphone! Alors, sois clair et précis!
- LE QUATRIÈME
En substance, c'est comme d'habitude: ce sont eux les vrais patrons de la boîte, le gouvernement est un beau drapeau qui flotte sur le toit mais qui peut tomber d'une minute à l'autre. Pour ça, ils n'ont qu'à claquer dans leurs doigts... et on rentre tous à la maison! Et surtout, ont-ils dit, qu'on s'en souviennne bien!
- (Pause de réflexion. Le Premier rompt le silence)*
-

- LE PREMIER *(d'un ton humble, comme pour une confession embarrassante)*
Je... après l'engueulade du Patronat... je lui ai téléphoné...
(Tous se tournent vers et le regardent dans une attente curieuse)
Je lui ai demandé une rectification: une rectification formelle sur tout ce qu'il avait dit contre l'industrie de guerre, contre les banques... et patati et patata...
- LE DEUXIÈME Qu'est-ce qu'il a dit?
- LE PREMIER Il a dit que ces rectifications seraient largement dépassées par le discours qu'il préparait.
- LES AUTRES Un discours?! – Il prépare un discours? – Mais destiné à qui?
- LE PREMIER Au... au peuple, il a dit.
- LES AUTRES *(stupéfaits)*
Au peuple?! – Mais quel peuple? – Au peuple français, comme ça?
- LES AUTRES Est-ce que je sais? J'avoue que l'expression «au peuple» m'a laissé perplexe. Il voulait peut-être dire à la télévision!...
- LES AUTRES Ah, il faut l'en empêcher!... – Un discours à la télévision!... – Dans ces conditions!...
- (Confusion et agitation, vite interrompues par le Quatrième qui réclame l'attention des autres sur celui qui va entrer)*
- LE QUATRIÈME Attention, attention! C'est lui!
- (Tous se tournent dans la direction indiquée)*
- LE DEUXIÈME Non, c'est le Dauphin!...
- (En effet, Paul Perrotin entre)*
- PERROTIN Bonjour messieurs. Veuillez excuser mon retard.
- LE QUATRIÈME Le Premier ministre?
- PERROTIN Malade.
- LE QUATRIÈME Perrotin, pas de feinte entre nous dans un moment comme celui-ci. Est-il vraiment malade, oui ou non?
- PERROTIN *(écarte les bras, soupire, comme en signe d'impuissance)*
C'est ce qu'il dit! Il se dit malade! Moi, je ne peux qu'en prendre acte. Mais je reconnais qu'il n'en a pas l'air, et qu'il ne se comporte sûrement pas comme s'il l'était...
- LE DEUXIÈME Actuellement, où est-il?
- PERROTIN Il est allé chez le docteur.
-

- LE QUATRIÈME Vous avez vu? Il est malade et il va se promener!
- LE PREMIER *(à Perrotin)*
Mais vous vous rendez compte de la situation où il nous met?...
- PERROTIN Je dois dire, à ce propos, que la position officielle du parti que nous représentons ici, mise au point après mûre réflexion et après un débat ouvert et loyal...
- LE QUATRIÈME *(l'interrompt)*
Perrotin, cessez de parler comme un communiqué de presse. Regardons les choses en face et appelons un chat un chat: la vérité c'est que nous sommes dans la merde jusqu'au cou!
- LES AUTRES Et même plus haut que ça! – Et «dans la merde», ça veut dire «dans la merde»! – On ne tiendra pas jusqu'à Noël!
- PERROTIN *(stoppe ce court moment d'émotion)*
Messieurs, messieurs! Du calme!... La situation – je l'admets – est sérieuse et préoccupante, mais le tremblement de terre qui a secoué la coalition gouvernementale pourrait bien ne pas nous toucher plus que ça!
- LES AUTRES Comment ça, ne pas nous toucher! – Et les appels que nous avons reçus? – Si le Patronat nous retire son appui... – Et l'Union bancaire? – Nous allons tous être virés! – C'est la droite assurée au gouvernement!...
- PERROTIN Messieurs, regardons la réalité en face! C'est vrai: ceux qui tirent les ficelles, ce sont – appelons-les ainsi – les pouvoirs forts, mais nous ne restons pas pour autant les mains vides. Eux gouvernent, c'est vrai, mais nous... nous sous-gouvernons! Eux, ils pensent dans les grandes lignes: nous, nous avons les pieds bien sur terre! Tous ces réseaux de postes, de charges, de sinécures, de prébendes... n'est-ce pas nous qui les gérons? N'est-ce pas là que nous avons installé tous les nôtres: frères, enfants, épouses, collaborateurs, copains... maîtresses? Les «nominations». Les fameuses «nominations»: ce sont les pouvoirs forts qui les font?
- (Il s'adresse à l'un des quatre)*
Vous! Ce cousin à vous un peu niais, qui dirige maintenant la Caisse Financière d'Aquitaine, qui est-ce qui l'a mis là? L'Union bancaire? Ce ne serait pas plutôt nous? C'est ça notre force, messieurs, et n'est-ce pas ce qui nous intéresse? Répartir le gâteau, partager la galette...
- LES AUTRES Mais ça, on l'a déjà fait, archifait! – On s'est déjà tout partagé! – J'ai bien encore un beau-frère à placer, mais...
- LE QUATRIÈME Ce que vous dites est vrai, Perrotin, mais c'est un fait, nous nous sommes maintenant tout réparti.
- PERROTIN *(de l'air malin de celui qui prépare un coup de théâtre)*
En êtes-vous bien sûrs?
-

- LE DEUXIÈME Il y aurait bien la présidence de la Société protectrice du mouflon de Camargue... mais... la race s'est éteinte en 1400, et puis...
- LE TROISIÈME ...et puis les mouflons ne votent pas! Qu'est-ce qu'on a à en cirer des mouflons?
- PERROTIN *(place enfin son idée géniale)*
Et... et la Ligue de football?
- LES AUTRES *(stupéfaits, après une pause)*
La Ligue de football?
- PERROTIN Titulaires, remplaçants, entraîneurs, accompagnateurs officiels... nous pouvons mettre la main sur des dizaines et des dizaines de postes! Tous très en vue, et qui donnent une grande visibilité...
- LES AUTRES Très intéressant! – Vraiment génial! – Je n'y avais vraiment pas pensé! – J'ai justement un cousin qui pourrait très bien... – Félicitations!...
- PERROTIN Merci!
- LE DEUXIÈME Nous pourrions attaquer tout de suite!... Je briguerais bien sûr...
- PERROTIN *(l'interrompt)*
Je crois que la paternité de l'idée me donne droit à un minimum de présence. Pour mon parti, je demande le poste d'entraîneur, ceux de goal, de libéro, d'un ailier et d'au moins deux attaquants...
- LE QUATRIÈME Hé! Doucement, doucement! Et c'est tout? Non mais, vous l'avez entendu? Pourquoi pas toute l'équipe, pendant que tu y es, hein?
- LE TROISIÈME L'entraîneur, jamais!
- LE PREMIER Je dirais que l'aile gauche revient «par essence» aux communistes!
- LE DEUXIÈME Libéro, pour les Verts, c'est pratiquement un pléonasme!
- TOUS *(querelle improvisée)*
Inacceptable, absolument inacceptable! – Et nous, qu'est-ce qu'il nous reste, le banc de touche? – Il y a aussi la Ligue de basket! – Pourquoi, avec vos origines populaires, ne pas prendre la pétanque?
- (Quand la prise de bec atteint son sommet, Dujardin entre)*
- DUJARDIN Je dérange?
(Après un instant de surprise)
- LE QUATRIÈME Tiens, voilà un revenant!
- DUJARDIN Mon cher ami, vous n'imaginez pas toute la vérité contenue dans cette phrase!
- LE TROISIÈME Vous allez mieux?
-

- DUJARDIN Moi?... Ah, oui, merci. Mon rhume est passé... Ces messieurs travaillaient?
- PERROTIN Oui...
- DUJARDIN Alors... «Bon appétit, messieurs!»
- LE PREMIER Bon appétit?! Qu'est-ce que ça veut dire?
- DUJARDIN Pardon: c'est Ruy Blas...
- LE PREMIER Qui?...
- DUJARDIN Vous ne connaissez pas?
- «Bon appétit, messieurs! Ô ministres intègres!
Conseillers vertueux!...
Donc vous n'avez ici pas d'autres intérêts
Que remplir votre poche et vous enfuir après!»
- LES AUTRES Mais qu'est-ce que...
- DUJARDIN Peu importe! Ainsi, vous étiez en train de travailler?... Le sujet de cette discussion?
- PERROTIN Eh bien... la Ligue de football.
- DUJARDIN Ah oui, c'est vrai: la Ligue de football. Une idée de Perrotin, oui, vraiment géniale, oui, mais... en y repensant, il vaudrait peut-être mieux que la Ligue de football n'entre pas dans le partage du gâteau...
- PERROTIN *(non sans irritation)*
Excusez-moi, mais je ne vois pas pourquoi. Il y a des dizaines de postes très en vue: un centre de pouvoir non négligeable...
- DUJARDIN Oui, mais...
(au Quatrième) Vous, cher ami, vous auriez plus confiance dans un gardien choisi par un sélectionneur, ou dans le cousin que j'imposerais...
- LE QUATRIÈME Ben... je ne sais pas comment joue votre cousin...
- DUJARDIN Mal, mal.
- LE QUATRIÈME Eh bien, mon Dieu, dans ce cas...
- PERROTIN Il ne sera peut-être pas le meilleur, mais la fidélité au Parti a aussi sa valeur!
- DUJARDIN Hé! Je le sais: bien des établissements publics fonctionnent comme ça! Tant pis pour celui qui connaît son métier, ce qui compte, c'est la fidélité au Parti: qu'il puisse, en l'occurrence, donner un coup de main, être utile... Le résultat, on le connaît: rien ne marche et l'argent est jeté par les fenêtres... Mais tout ça n'a aucune importance: rares sont ceux qui le sa-
-

vent ou qui s'en aperçoivent!

Et même, plus le poste est important, et moins les gens sont en mesure d'évaluer si celui qui l'occupe est à la hauteur. Qu'est-ce qu'ils en savent, les gens, du bon fonctionnement d'un organisme nucléaire ou d'une grande société de crédit! Là, nous avons carte blanche, là, oui, nous pouvons placer qui nous voulons, aussi incompetent soit-il! Mais... mon cousin dans les buts, ce serait la révolution. Parce que les Français, chers amis, ils s'y connaissent en football!

(Puis, soudain, comme s'il se souvenait)

Méritocratie! Voilà le mot que je cherchais!

Méritocratie! Jusque dans les matches de boxe, on dit «Que le meilleur gagne!»

Mais imaginez, quand il s'agit du bon fonctionnement de l'État, de la vie de tous les jours. Vous croyez que c'est une idée peu démocratique? Perrotin?

PERROTIN

Non, non... sans doute...

DUJARDIN

(aux autres, tour à tour)

Pour le parti communiste?... Une idée conservatrice ou réactionnaire?

LE PREMIER

Je ne saurais l'affirmer...

DUJARDIN

Et vous, les Verts? Une idée qui pollue notre vie sociale?

LE DEUXIÈME

Ben... non... non, non.

DUJARDIN

Elle contrecarre les droits civiques des radicaux?

LE TROISIÈME

Pour ça... au contraire.

DUJARDIN

Et pour les croyants... est-elle antichrétienne?

LE QUATRIÈME

Dieu nous en garde!

DUJARDIN

Merci, messieurs, je suis heureux de vous voir d'accord.

(Pause. Dujardin regarde autour de lui, ironique et satisfait)

Bien! Et maintenant, je vous laisse à votre travail.

(Il s'apprête à partir)

LE TROISIÈME

Hé, un moment... Ne partez pas.

Cette orientation *méritocratique*... ce ne serait pas, par hasard, un des thèmes que vous comptez aborder dans ce discours... dont tout le monde parle...

DUJARDIN

Le premier.

LE TROISIÈME

Ah! Et... les autres?

DUJARDIN

Comme d'habitude: justice, impôts, défense... Mais... avec des introductions et des conclusions un peu différentes.

- LE QUATRIÈME *(méfiant)*
Exemple?
- DUJARDIN Exemple... le budget de la défense: savez-vous combien d'écoles, d'hôpitaux, de logements on pourrait construire avec les sommes dépensées en armement?
- TOUS *(soufflant, agacés)*
Mais c'est de la démagogie! – Pures banalités! – Même les vieux anarchistes n'auraient pas osé... – Populisme, pur populisme!
- DUJARDIN Ne sommes-nous pas tous contre la guerre?
- LE TROISIÈME En théorie... bien sûr.
- DUJARDIN Eh bien, il suffit de l'être aussi en pratique. Et les impôts? «Les paient ceux qui ont de l'argent».
- (Tous se rebiffent en chœur, comme plus haut)*
- LE DEUXIÈME Mais il y a les lois, mon cher Dujardin! Quelqu'un peut avoir dix propriétés n'importe où dans le monde et faire croire qu'il n'a rien! Allons!
- DUJARDIN Bon, on ne le croit pas! Et s'il insiste, on dit à ses employés (parce que celui qui a dix propriétés a aussi au moins dix mille employés...) on dit à ses employés de s'installer dans ces maisons, puisqu'elles ne sont pas à lui!
- TOUS Arrêtez! – Moi, je ne tombe pas si bas! – Ce n'est plus de la politique! – C'est du populisme! – Anarchie culturelle! – Un océan de démagogie! – Banalités, pures et simples banalités!
- DUJARDIN *(comme cédant, résigné)*
Eh oui! Là, vous avez raison! J'ai bien peur que mon discours ne soit terriblement banal! Évident, prévisible, démagogique, populiste... presque comme les dix commandements ou la déclaration des droits de l'homme... Ne tue pas, ne vole pas, ne mens pas... ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas que l'on te fasse (ou mieux: fais aux autres ce que tu voudrais que l'on fasse pour toi), à chacun selon ses mérites (ou mieux encore: à chacun selon ses besoins...)...
- Oui, vous avez raison! Jusqu'à ces derniers jours, je me serais mis à rire à la pensée de concevoir des idées aussi simplistes.
- (Peu à peu, la réplique de Dujardin se transforme en un discours qui ne s'adresse plus directement à ses partenaires, mais à lui-même ou à un plus vaste auditoire: le public, le monde...)*
- Et puis, une idée m'a frappé,
comme Paul sur le chemin de Damas,
comme Archimède dans sa baignoire,
comme Newton voyant tomber une pomme...
-

Une idée simplissime, révolutionnaire:
... Et pourquoi pas?
Qui a dit que la justice était impossible?
Qui a dit que la guerre est parfois nécessaire?...
J'ai d'abord regardé autour de moi,
sans les oeillères de la politique, j'ai parlé avec les gens
sans – comme on dit – «consulter les partenaires sociaux»;
j'ai annulé – vous m'entendez ! -
la distance abyssale qui sépare les lieux de décision
du commun du peuple.
Vous trouverez cela étrange,
mais, ce faisant, j'ai, moi aussi,
découvert le socialisme!
Oui, le socialisme, mais sans rhétorique,
sans S majuscule.
Je disais aux gens:
«N'êtes-vous pas socialistes, chez vous?
Vous traitez vraiment vos enfants
selon ce qu'ils rapportent?
Et peut-être pas selon leurs mérites?
Qu'est-ce que je dis là:
si vous avez un enfant qui ne rapporte rien
– parce qu'il est malade –
ou qui n'a aucun mérite
– parce qu'il a mal tourné –
n'est-ce pas justement à lui
que vous consacrez le plus de soins, d'argent,
le plus de solidarité, d'amour?...
Et pourquoi, si tout ceci est juste,
pourquoi le pratiquer seulement
entre les quatre murs de notre maison?
Pourquoi ne pas l'étendre à nos voisins,
puis à nos concitoyens,
à nos compatriotes,
aux hommes du monde entier?
Ce discours touchait le coeur,
surtout celui des femmes
qui détiennent en leur sein
les destins du monde.
C'est à un autre discours
que les hommes prêtaient l'oreille:
«Êtes-vous bien certains que
rivaliser est mieux que collaborer?
L'avantage de ruiner votre concurrent
vaut-il vraiment le risque
d'être ruiné par lui?
Êtes-vous bien certains
que deux ânes attelés à la même charrette
n'ont pas raison de tirer
tous deux dans la même direction,
et non l'un à hue et l'autre à dia?

Et si les ânes comprennent cela,
qu'est-ce qui empêche les hommes
de le comprendre aussi?»
Banalités que tout cela,
banalités, je sais...
J'aurais voulu... j'aurais voulu
faire un discours -comment dire –
de très haute volée.
Illustrer le socialisme
par une analyse profonde,
historique, sociale...
L'analyse économique des inégalités sociales...
Le concept keynésien de la redistribution des revenus...
La globalisation des problèmes...
L'organisation mondiale du travail!...
Mais, comme pour tester mon discours,
en parcourant les rues,
j'en parlais avec les gens...
Et mon discours se simplifiait,
se réduisait à une série
de phrases toutes faites:
«Si ton frigo est plein, et que moi, affamé,
je te vole une pomme...
qui dit que c'est moi le voleur?
S'il y a place pour tous en ce monde,
pourquoi y en a-t-il qui étouffent?
Si les banques regorgent d'argent,
pourquoi y a-t-il des gens dans la gêne?
Pourquoi les pays civilisés
vendent-ils des armes aux pays
en voie de développement?
De quel développement s'agit-il?
Est-ce la couleur de la peau
qui rend les blancs obèses
et fait crever les noirs de faim?...
Seigneur! Quelle honte!
Je rêvais d'un grand discours sur le socialisme,
et je me retrouvais avec ces misérables phrases,
plongé dans cette ridicule démagogie!
Et ça va de mal en pis!
Si bien que dans mon sommeil,
un cauchemar me poursuivait chaque nuit:
moi,
sur une grande place,
pleine de gens
venus là écouter
la parole nouvelle
du Premier ministre soudain devenu fou...
Et moi, qui ne peux dire un mot
du grand discours prévu,
sauf ces trois banalités:

«Ne mens pas, même au nom de leur justice!
Ne vole pas, même au nom de leur Dieu!
Ne tue pas, même au nom de leur paix!»

Sixième tableau

Adieu à Rossi

MARIANNE

Papa!

DUJARDIN

Oui, Marianne.

MARIANNE

Oh! Papa! Il est mort! Le vieil Italien est mort!...

DUJARDIN

Rossi?

MARIANNE

Oui, le pauvre vieux, il est mort! On le raccompagnait à Marseille. À un certain moment, il a voulu s'arrêter. Il a demandé où nous étions. «Presque à Lyon», je lui ai dit. Alors, il a dit que Lyon c'était bien, que de toute façon, il n'arriverait pas à Marseille. Nous nous sommes arrêtés sur une aire de repos, et lui, il a dit qu'il n'y avait rien à faire, que ce n'était pas la peine de nous acharner à le soigner parce que son heure était arrivée.

Il était lucide, comprenait tout, ne souffrait pas. Il avait seulement un peu froid aux pieds et sentait que la vie s'en allait en même temps que ses forces et l'envie de vivre. Nous avons incliné son siège et il est resté là, portière ouverte, il attendait la mort. Parce que – disait-il – son heure était venue, mais pour la minute exacte il ne savait pas.

Malgré la chaleur, il avait maintenant froid aux jambes, et nous l'avons recouvert d'un plaid. Il y avait un prêtre, pas loin, qui a vu la scène et est venu lui parler. Le prêtre s'est assis au volant et ils ont commencé à discuter; à la fin ils se sont un peu échauffés, parce que chacun voulait absoudre l'autre. À un certain moment, le prêtre a dit: «Je t'absous de tous tes péchés», mais il l'a dit tout bas, pour que le vieux ne l'entende pas, et il a fait le signe de croix de manière que Rossi ne le voie pas non plus. Mais lui, il avait dû s'en douter, parce qu'il a dit: «Et moi, je te pardonne d'être curé, parce que de toute façon, tu peux plus rien me faire».

Après quoi, il s'est assoupi; il ouvrait les yeux de temps en temps pour dire qu'il avait froid. J'ai passé la main sous la couverture, il avait les pieds glacés, et les jambes aussi. Puis il a semblé se réveiller: il a eu un soubresaut, comme un coup de fouet, puis il s'est calmé. Il a dit... «Quelle belle vie j'ai eue!». Et puis... en italien... «Mamma, mamma!»... et il est mort.

(Une pause)

DUJARDIN

Merci, Marianne.

(Lentement, Marianne commence à s'éloigner, puis elle s'arrête et se retourne)

MARIANNE C'est vrai, papa, qu'il a eu une belle vie?

DUJARDIN Non. Mais il a vu un rêve se réaliser... ou il l'a cru. Et ça lui a suffi!

(Ils sortent. Peut-être sur le début de la scène suivante)

Deuxième intermède

La Mise à mort

(Dans un grincement menaçant et violent évoquant une rafale de mitraillette, un rideau de fer s'ouvre ou se ferme sur un garage au centre duquel se trouve une table dressée à la façon populaire et paysanne: nappe blanche, bouteilles de vin, grands plats bien garnis.

C'est une réunion de gangsters dans le style classique Chicago des années trente. Les convives arrivent, précédés et suivis du grincement du rideau de fer. Ils sont cinq: sous le costume, le panama, les guêtres blanches, les chaussures bicolores et les cravates voyantes, on reconnaîtra les cinq politiciens et les cinq hommes de cirque déjà apparus précédemment.

Au fil des arrivées, les hommes déposent leurs armes (révolvers ou fusils à canon scié), puis lèvent les bras pour bien montrer qu'ils sont désarmés. Ce qui n'empêche – méfiance étant mère de sûreté – qu'ils soient fouillés au corps sans discrétion par deux hommes de main. Grandes embrassades, baisers, protestations d'amitié, cette réunion de style mafieux a été abondamment décrite par la littérature et le cinéma)

TOUS

Cher ami! Don Domenico! Je vous baise les mains! Toujours esclave de votre seigneurie! Très cher! Nous vous honorons, nous vous honorons!...

(Jusqu'à ce que le maître de maison, c'est-à-dire Amilcare Capone...)

CAPONE

Mes amis, les macaronis nous attendent!

(Tous prennent place à table)

TOUS

Bon appétit! – À votre santé! – Excellence, à votre réussite et à la perte de vos ennemis! – Merci! Merci!

(Puis, le plus âgé prend la parole)

VIEUX GANGSTER

Mes amis! Permettez-moi, tout d'abord, de remercier Don Amilcare, qui a voulu cette réunion, et surtout Johnny Giulini qui a accepté l'invitation sans hésiter, oubliant même que Don Amilcare lui a éliminé deux fils, en réponse, naturellement, à la mort du père et des trois cousins qu'il lui avait lui-même éliminés avant!

(Capone et Giulini se lèvent et se donnent l'accolade)

chent le coeur! Mais ce qui nous dérange vraiment, nous fait mal, nous blesse... en un mot, ce qui nous casse les couilles, c'est qu'avec ces incitations à la rébellion, nos profits se sont réduits de soixante-quinze à quatre-vingts pour cent! Pire que si nous avions tout placé en actions!

(Murmures d'approbation et d'effroi)

Rocky Maccione, à vous de parler.

MACCIONE

Très saintes paroles. Le recouvrement rencontre des difficultés croissantes; il y a maintenant une marée de gens qui repoussent notre protection et par conséquent, refusent de payer. Et en tête, pas les grandes surfaces ni les centres commerciaux, comme vous pourriez le croire... Non! Le petit fretin: boulangers, crémiers, épiciers... Au début, on croyait à une révolte de va-nu-pieds, mais ensuite, les autres s'y sont mis: entreprises de transports, garages, usines, confection... pour finir avec ceux qui avaient toujours été les plus dociles, les plus sensibles: bandits manchots et boîtes de nuit! Ils disent que nous sommes leur seule menace... et ils ne paient pas!

(Pause et murmures de désolation)

GIULINI

Tony Raviolo!...

RAVIOLO

(se présente)

Putains, travestis, éros centres, etc. Je confirme la tendance, très estimé don Giuliani et chers amis! Les trottoirs se révoltent, et je ne vous parle pas des maisons closes, des cassettes porno, de la dope et du sexe par Internet! Nous avons procédé aux avertissements par des intimidations de premier degré, mais la décence m'interdit de vous rapporter, ici, à table, les réponses que nous avons reçues! Qu'il vous suffise de savoir que nous ne contrôlons plus maintenant que les sans-papiers! Et seulement les derniers arrivés, parce qu'ils sont vite au parfum et, à leur tour, ils nous le mettent où je pense!

(Expressions de solidarité)

GIULINI

Don Vincenzo Macaluso, à vous. Parlez-nous du bâtiment.

MACALUSO

Bâtiment, travaux publics, adjudications! Même tabac! Nous n'arrivons même plus à placer un pot-de-vin! Sans parler des activités secondaires, genre enlèvement des ordures, blanchiment d'argent sale, etc. Une seule certitude: cette année, le bilan du secteur est dans le rouge!

GIULINI

Téléthon, oeuvres caritatives, caisses de solidarité, associations? Don Johnny Caputo.

CAPUTO

(il se lève, voudrait parler mais ne sait quoi dire, oppressé par l'insoutenable de la situation: il secoue la tête, il écarte les bras d'un air désolé, il est peut-être au bord des larmes, puis il dit ce qu'il sait dire:)

Y a plus de solidarité!

(Improvisation, après ce témoignage théâtral: expressions de désespoir et de regrets. Giuliani obtient le calme et donne la parole au Vieux gangster)

- VIEUX GANGSTER Compagnons, voilà les témoignages, voilà la situation! Mais le pire, chers amis, c'est cette ignoble révolution subversive, au lieu de jeter la ville dans l'anarchie et dans la terreur... il faut reconnaître – même si c'est contre notre gré et du bout des lèvres – que la population se sent mieux, disons même bien, comme si cet innommable fils de pute avait raison: que nous ne servons à rien, que nous ne faisons que des dégâts et que ce ne serait pas plus mal si nous n'étions pas là! Les affaires reflouissent: avec l'argent épargné sur la protection, les magasins ont été refaits à neuf, ils sont plus beaux, ils resplendissent de lumières. Les restaurants sont pleins à craquer parce que personne n'a plus peur de sortir tard le soir. Les enfants eux-mêmes vont aux machines à sous, alors qu'avant, les mères les gardaient dans leurs jupes par peur de je ne sais quoi!
- RAVIOLO Les putes font des heures supplémentaires, elles disent que c'est comme si on leur avait supprimé les impôts, elles ont même baissé leurs tarifs! Si je vous disais combien ça coûte aujourd'hui pour se faire faire un...
- TOUS Nous ne faisons plus peur à personne!... – Nous avons perdu tout crédit!... – Les gens se passent de nous!...
- (Le Vieux gangster tape du poing sur la table pour obtenir le silence)*
- VIEUX GANGSTER Mais amis, assez discuté! Maintenant, il nous faut des actes sinon, avant trois mois, nous serons foutus! Nos recettes vont fondre et nous pourrons dire définitivement adieu à la belle vie! Toi, Maltagliato, qui aime tant les femmes, tu ne baiseras plus que chez toi, avec ta femme, les samedis et jours fériés! Et toi, Macaluso, fini les belles voitures et les week-ends à Las Vegas! Et pour nous tous, fini le respect: les gens qui se découvrent sur votre passage, les places d'honneur aux banquets, excellence par-ci, seigneurie par-là! Dans trois mois... plus d'Honorable Société, nous serons tous comme tout le monde! C'est ça que vous voulez?
- TOUS Non, non!
- VIEUX GANGSTER Alors... assez parlé! Maintenant, il n'y a plus qu'une chose à faire: cet homme doit mourir!
- TOUS Oui, oui, à mort!...
Où est-il?... Je le tue tout de suite, de mes propres mains!...
Il faut (expression?)...???
- Une bombe! Une bombe à retardement (dans sa voiture)!
- VIEUX GANGSTER Doucement, doucement! Votre approbation me reconforte... mais... nous ne sommes pas des sauvages. Votons!
- TOUS C'est ça! Votons, votons!...
Mais c'est nécessaire?...
À mon avis, c'est une perte de temps!
Pour ce que ça coûte!...
Votons, votons!
-

(Le Vieux gangster ôte son chapeau et le présente à l'envers)

VIEUX GANGSTER Voilà. Celui qui approuve la condamnation à mort mettra dans le chapeau un billet de dix dollars; celui qui est contre, un dollar! C'est clair?...

TOUS

Votons, votons!

(Mais, se rebellant soudain, l'un des convives se lève en renversant sa chaise, enlève sa serviette, la frappe violemment sur la table et avance sur l'avant-scène, comme pour prendre le public à témoin. Il a abandonné son personnage de gangster et a repris le ton, les gestes et la condescendance d'un politicien de notre temps)

1. Ah, non! C'est trop! Moi, je ne marche pas! Nous ne sommes pas des gangsters, que diable! Ne dépassons pas les bornes!...

On peut ne pas être d'accord avec quelqu'un, des divergences, même profondes, peuvent nous diviser, mais on n'est pas obligé de recourir à la violence! Je reconnais que l'homme est nuisible, je suis le premier à affirmer que son comportement extravagant mine la base des principes mêmes de notre démocratie... Mais j'ai l'honneur de militer dans un courant de pensée qui se réclame des valeurs du christianisme et qui pose donc, au premier chef, le concept du caractère sacré de la vie! Je peux, à la rigueur, invoquer une intervention de la Providence, mais pas me substituer à elle. La vie n'appartient qu'à Dieu, et à lui seul. Je ne me soustraïs pas à la démocratie du vote, mais j'affirme la plus nette opposition de mon groupe à la proposition qui vient d'être faite.

(D'un geste sûr, il glisse un billet de banque plié dans le chapeau que le vieux gangster a posé au milieu de la table. Un autre s'avance à son tour pour une déclaration de vote)

2. *(Il hésite un peu pour trouver des mots suffisamment clairs et non équivoques. Il secoue la tête puis, décidé et héroïque:)* ...Non! Le parti communiste – que je représente ici – a, depuis longtemps, tourné le dos à la théorie et à la pratique de l'élimination physique de l'adversaire. La fâcheuse situation actuelle peut même nous faire regretter ce tournant historique et nous faire penser que parfois, eh bien... voilà... en somme... oui...

(La tentation est forte, mais il se reprend rapidement)

... mais notre nouveau visage humain, tolérant et démocratique, sous lequel nous nous présentons à la communauté internationale, nous interdit de la façon la plus absolue, un vote qui ne soit pas catégoriquement négatif.

(Il vote. C'est au tour du troisième)

3. Mon parti, qui se bat depuis toujours sur les grands thèmes d'une véritable écologie, est très préoccupé par la pollution de la vie politique causée par le comportement insensé de cette folle cellule. Nous aurions sans

aucun doute vu d'un bon oeil, en son temps, que ses parents décident d'avorter – ceci en cohérence avec nos combats actuels – mais cette décision n'a pas été prise et à présent, il est trop tard. En raison de cette même foi dans la qualité de la vie qui est la leur, et dont la vie tout court est une composante inamovible, les Verts se déclarent pour un vote négatif.

(Il vote. C'est au tour du quatrième, le plus jeune et le plus joli garçon, que le spectateur attentif n'aura pas de peine à assimiler au jeune Perrotin)

4. Pour ma part, avant même d'être des vôtres, je crois que personne ne pourrait nier son approbation, si je me refusais à ne pas adhérer à une action qu'on pourrait difficilement définir – sans inutile triomphalisme – comme diamétralement opposée à tout ce qui pourrait être non inexactement marqué d'illégitimité. En quelques mots clairs, les inébranlables raisons du «non» socialiste.

(Il vote. Le Vieux gangster lui succède, avec le ton et les gestes de la politique moderne)

VIEUX GANGSTER

Merci. Je remercie les orateurs pour ce rappel consensuel aux valeurs humaines et civiques qui animent la coalition de gouvernement. Même si une solution radicale... entrerait bien dans l'ADN du parti radical que je représente ici, nous sommes le fruit de la terre qui a donné naissance à Montaigne et Descartes, à Pascal et Montesquieu, et qui a répondu aux horreurs de la Révolution de 1789, en libérant Paris des nazis! Nous ne pouvons l'oublier!

(Il vote.)

*Puis il prend le chapeau et en vide le contenu sur la table.
Comme les autres, il est aussitôt redevenu gangster.*

*Et avant de procéder au dépouillement, il en rappelle les conditions:)
Alors, c'est d'accord: un dollar, non; dix dollars, oui.*

(Il compte rapidement:)

Dix, vingt, trente, quarante, cinquante dollars.

La proposition est approuvée à l'unanimité.

Je remercie mes amis.

(Obscurité)

Septième tableau

Le Coeur léger

DUJARDIN

Léger!
Je me sens léger!
Quand je me réveille le matin,
ou le soir quand je me couche,
je n'ai jamais, jamais l'impression
de n'avoir plus que quelques mois à vivre!
J'ai un peu maigri, il est vrai,
mais comme j'avais pris un peu de poids,
tout est donc pour le mieux.
Je suis en pleine forme,
et c'est justement maintenant...
Dommage! Oh oui, dommage!
Je commençais à m'amuser!
Je ne crains plus personne
- j'ai bien autre chose à craindre! –
et je dis tout ce qui me passe par la tête – cerveau, coeur, nerfs...
Après des années passées à mesurer
mes paroles et mes pensées... à soupeser
les implications et les conséquences de chacun de mes gestes...
Ah, quel soulagement de pouvoir
appeler un chat un chat,
répondre oui ou non
sans recourir à
des astuces de langage,
des acrobaties, de la voltige verbale,
sans soigner la diplomatie
ou le «politiquement correct»,
les tactiques des partis ou des courants...
Il suffisait d'essayer! C'est très facile!
J'ai trente ans de moins, et même ce noeud
qui était toujours là au creux de mon estomac,
même lui a disparu, liquéfié,
– comment dit-on – comme neige au soleil.
Et l'air frais que je respire,
qui me gonfle les poumons
me donne un regain de vie...
... alors même que le mal me l'enlève.
En cet instant, comme j'aimerais être bon!
Mais l'embarras, l'effroi des autres
me donne une joie un peu mauvaise.
Peut-être un brin de sadisme
est-il nécessaire.
On ne peut pas tout demander à la vie...

et peut-être pas non plus à la mort.
 Je vois tout avec mes yeux d'enfant:
 la vérité!,
 cette «chose» simple et linéaire,
 pourtant – qui sait pourquoi –
 si difficile à faire!

(Il répète doucement, à part lui, comme une comptine apprise par coeur)

Ne tuez pas...
 Ne volez pas...
 Vivez et laissez vivre...
 Ce que vous avez en trop, donnez-le aux pauvres...
 Ce qui vous manque, prenez-le aux riches...

(Il reprend)

Très facile: quand je pense qu'il y a des gens,
 saints, héros, poètes, découvreurs
 de mondes insoupçonnés,
 qui passent à la postérité
 pour avoir eu le courage, ridicule, énorme,
 banal, inhumain,
 de dire
 que deux et deux font quatre
 que le feu brûle,
 que la pluie mouille...
 Les gens me comprennent,
 ils m'arrêtent dans la rue,
 me serrent la main,
 «Enfin!», me disent-ils;
 ils sont tous d'accord,
 «C'est comme ça, c'est comme ça, c'est vrai!»
 Les autres
 - les amis d'autrefois, mes collègues –
 font le vide autour de moi. Je suis discordant,
 je suis le monstre, le ver insidieux,
 l'ami qui a fui le coeur,
 à isoler au plus vite,
 à éliminer... à effacer...
 Ils ignorent qu'ils n'en auront pas le temps!
 Parce que, malheureusement... je serai plus rapide!

(Marianne entre)

MARIANNE Papa... tu as oublié la réception à l'Élysée?

DUJARDIN Non, bien sûr que non.

MARIANNE Tu te rappelles... tu as promis de me faire danser.

DUJARDIN Je m'en souviens.

MARIANNE On y va?

DUJARDIN On y va.

(Ils sortent)

Huitième tableau

Le Dénouement

(Une valse viennoise accompagne l'entrée des cinq députés qui apparaissent, s'éloignant du buffet, assiettes ou verres à la main. D'un froid signe de tête, ils saluent le Premier ministre qui danse avec sa fille, puis vont se réunir pour comploter dans un coin de l'avant-scène)

PREMIER De temps en temps... il aime s'isoler... et va s'accouder à la fenêtre...

DEUXIEME Une légère poussée suffira... à la rigueur en le soulevant par les pieds...

PERROTIN «Défenestration»: c'est le nom historique.

TROISIEME Dans les cas extrêmes, ça s'est déjà fait.

QUATRIEME On tirera au sort, comme les conjurés dans *Le Bal masqué*.

PREMIER Soyons discrets.

SECOND Un pour tous...

LES AUTRES ...tous pour un!

PREMIER Faisons mine de rien, mangeons.

(La musique se fait plus forte. Ils contournent, en dégustant leurs petits fours, le couple formé par Dujardin et sa fille. Le Premier ministre s'arrête et conduit sa fille à part, au premier plan.)

DUJARDIN Marianne... est-ce que tu les vois?

MARIANNE Oui...

DUJARDIN Je veux dire... les vois-tu comme moi je les vois?

MARIANNE Je crois que oui, papa.

DUJARDIN Est-ce que j'étais comme ça, moi aussi?

MARIANNE Quelquefois... je crois que oui.

DUJARDIN ... Dansons...

(Mais au moment où ils reprennent la danse, surgit le docteur Aragon)

- ARAGON Maurice... Maurice...
(Il arrache Dujardin des bras de Marianne et l'entraîne à part)
Ah, si tu savais! Une erreur, Maurice, une erreur! Une terrible erreur...
mais une grande bonne nouvelle!
(L'émotion l'empêche de parler. Il réussit seulement à expliquer par bribes)
Les radios... c'est une erreur!... Une incroyable distraction!... Un échange d'enveloppes, impardonnable!... Les analyses... tu n'es pas dans le coup, ce n'étaient pas les tiennes!... As-tu compris? Tu te portes très bien, Dujardin!... Tu n'as rien, pas de cancer! Tu n'as pas le moindre brin de tumeur! Tu es éclatant de santé! Tu es comme le Pont-Neuf! Tu feras un centenaire! Tu les enterreras tous!...
- DUJARDIN *(qui ne comprend pas trop bien)*
Une erreur?...
- ARAGON Oui, oui, oui!!! Comment je dois te le dire? Un nul qui ne connaît pas son métier! Entre nous... un type placé là comme d'habitude par le système! Et tu vas rire: c'est un des nôtres! Le poste revenait aux socialistes et Perrotin y a mis un de ses copains. C'est pas amusant?... De toute façon, tout ça n'a plus d'importance! L'important c'est que toi, tu n'aies rien! Le Pont-Neuf! Tu nous enterreras tous!
- DUJARDIN *(hagard, presque effrayé)*
Et tu... me dis ça, maintenant?
- ARAGON Je viens de l'apprendre! Et par hasard! Parce qu'un type auquel on n'avait absolument rien trouvé, est mort ce matin d'un cancer. «L'autre», évidemment: tu comprends? Celui de l'échange! Incroyable, hein? C'est pas drôle?... Sauf pour l'autre, bien entendu!...
- DUJARDIN *(effrayé)*
Oh, Seigneur! Et maintenant? Qu'est-ce que je vais faire, moi, maintenant?
- ARAGON Maintenant? Mais tu peux vivre, tu ne comprends pas? Maintenant, tu n'as plus à avoir peur de rien!

(Pause. Dujardin reste hagard, tandis que les cinq autres se retrouvent au premier plan et que Marianne s'avance)
- MARIANNE Alors papa,... tu me fais danser?
- DUJARDIN *(à Aragon, distraitement, comme un somnambule)*
Aragon, je t'en prie... fais danser ma fille.
- ARAGON *(en tendant le bras à Marianne)*
Vivre, mon ami, vivre!...
(Il s'éloigne avec Marianne, en dansant. Les cinq sont à l'avant-scène. Perrotin tient à la main quelques languettes de papier)
-

- PREMIER Nous allons tirer au sort! Celui qui aura le papier le plus court... saura ce qu'il doit faire...
- (Chacun prend un papier. Le sort tombe sur le Deuxième)*
- DEUXIÈME C'est moi... Je le savais!
- PERROTIN Tu reviendras en criant: «Le Premier ministre s'est jeté par la fenêtre!»
- QUATRIÈME Comme dans *Cavalleria rusticana*!
- (Ils reprennent leurs allées et venues. Dujardin est sur le côté de la scène, hagard, comme perdu. Au fur et à mesure que les conjurés passent près de lui, il s'adresse à chacun, d'un ton faible, presque lâche, vaincu)*
- DUJARDIN Mon ami, un mot...
- PREMIER Maintenant?!..
- DUJARDIN Je vous en prie, rien qu'une minute...
- DEUXIÈME Il est un peu tard, cher ami...
- DUJARDIN Vous au moins, écoutez-moi...
- TROISIÈME Trop tard, je regrette...
- DUJARDIN Perrotin, mon fils...
- PERROTIN Trop tard, camarade...
- (Tous se replongent dans leur assiette. Le couple Aragon/Marianne passent dansant près de Dujardin)*
- ARAGON *(euphorique)*
Vivre, Maurice! Vivre!... Vivre!...
- (Ils s'éloignent. Pendant que la danse se poursuit, atténuée, au fond du plateau, Dujardin reste au premier plan, face au public, seul avec lui-même. La grande loupe peut peut-être descendre des cintres. Dujardin s'y regarde, se passant de nouveau les mains sur le visage, comme pour se rassurer lui-même:)*
- DUJARDIN Vivre! Oh, vivre?!
Vivre... trop difficile!
Je me sens lourd,
vidé,
comme si un monstre énorme
était tombé sur moi
et me prenait à la gorge!...
Oh, pourquoi me l'as-tu dit?
Léger... je l'étais!
Léger comme à l'aube de la vie!
-

La volonté claire, le coeur en paix!
Fort dans chaque veine,
dans chaque fibre de mon être!
Maintenant, mes jambes fléchissent,
mes idées sont confuses,
je ne sais plus qui je suis.
Et mon courage, donné par l'idée de la mort,
mon courage disparaît
il ne résiste pas à l'épouvante
de cet avenir qui s'ouvre désormais
devant moi comme un gouffre noir et sans fond.
Ah, que cette condamnation est
infiniment plus cruelle que l'autre!
Et que tout ceci est étrange!
N'est-ce que lorsque tout est perdu
que l'on sait être cohérent avec soi-même,
et trouver la force de la foi,
le courage de la vérité?
La vie n'est-elle donc qu'un compromis,
un marché, une comédie?
Face au néant et à l'éternité
nous savons être des héros:
mais devenons-nous vils et mesquins
devant le défi quotidien des petites vicissitudes
de notre bref passage sur terre?
Faut-il se libérer de soi,
de soi-même,
de ce corps,
de ces frusques,
de ce semblant de pouvoir,
pour être vraiment libre
de penser, d'agir, de vouloir?
Voilà, j'ai eu mon instant éblouissant:
pendant cet instant, j'ai effleuré de la main
la simple et divine vérité.
Mais la conscience de devoir durer
a brisé chaque fibre de mon corps,
m'a vidé l'esprit...
Ah, vraiment,
vivre est trop difficile!
Tellement plus facile, la mort!...

(Avec lassitude, il se dirige vers le fond, traçant son chemin entre les autres personnages et sort.

La musique se fait plus forte, elle est à son maximum, lorsqu'on entend, venu des coulisses, un cri d'alarme qui paralyse tout le monde. Le Deuxième surgit du fond)

DEUXIÈME

Le Premier ministre! Au secours!... Il s'est jeté par la fenêtre!...

(Tous restent immobiles et impassibles, avec cependant un «Oh» de surprise et d'horreur bien convenu)

Le Premier ministre s'est jeté par la fenêtre!... Faites quelque chose!... À l'aide!...

PERROTIN Bon, il s'est jeté par la fenêtre, on a compris!... Maintenant, ça suffit!

PREMIER *(bas, entre ses dents)*
Et n'en fais pas trop, bon sang!

DEUXIÈME Mais non, non... J'ai dit : le Premier ministre s'est jeté par la fenêtre!... Vous n'avez pas compris?...

PERROTIN Si, on a compris! Il s'est jeté par la fenêtre...

*(Le deuxième écarte les bras, impuissant.
Perrotin s'avance vers la rampe)*

Il était d'ailleurs très fatigué ces derniers temps. Il était étrange, épuisé... Il n'était plus lui-même. Il n'y a donc rien de très étonnant.

Maintenant... rideau!

Finie la comédie!

Demain, on recommence!

Rideau
